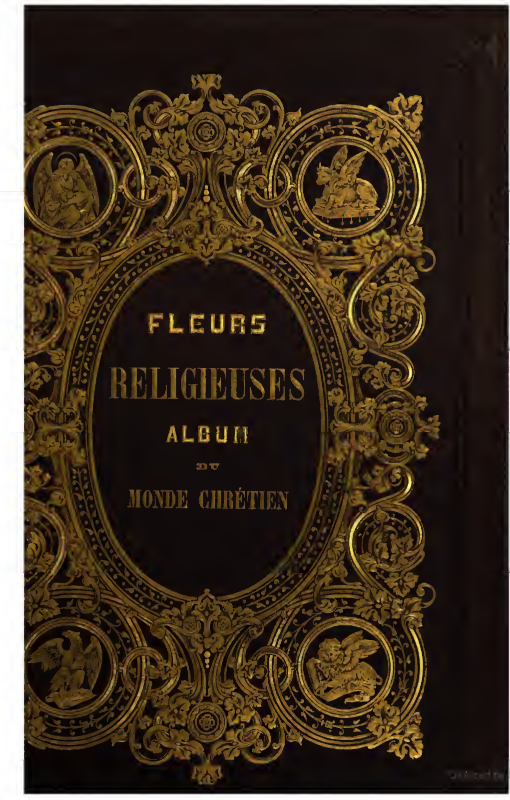

FLEURS
RELIGIEUSES
ALBUM
DU
MONDE CHRÉTIEN

FLEURS RELIGIEUSES

ALBUM DU MONDE CHRÉTIEN

PARIS. — IMPRIMERIE P.-A. BOURDIER ET Cie, RUE MAZARINE, 30.



FLEURS RELIGIEUSES

ALBUM DU MONDE CHRÉTIEN.



FLEURS RELIGIEUSES

ALBUM DU MONDE CHRÉTIEN

PAR E. DE LIMAGNE

Auteur du Forum du Presbytère

ET RAYMOND-HULIN

« Heureux celui que vous avez instruit vous même, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi. Ps. 93. »

PARIS

H. MANDEVILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DAUPHINE, 16

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

FLEURS
RELIGIEUSES

ALBUM DU MONDE CHRÉTIEN

PARIS. — IMPRIMERIE P.-A. BOURDIER ET Cie, RUE MAZARINE, 30.



FLEURS RELIGIEUSES

ALBUM DU MONDE CHRÉTIEN.



FLEURS

RELIGIEUSES

ALBUM DU MONDE CHRÉTIEN

PAR E. DE LIMAGNE

Auteur du Foyer et Presbytère

ET RAYMOND-HULIN

« Heureux celui que vous avez instruit vous-même, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi. Ps. 93. »

PARIS

H. MANDEVILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DAUPHINE, 16

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

INTRODUCTION

« La lecture des divines Écritures, qui faisait autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui, parmi les chrétiens, à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit qu'ils remplissent de mille images profanes et funestes au cœur où ils jettent des semences de crimes qui, toujours dans leur temps, produisent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité sans y en ajouter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur, ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité? Et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits? »

MASSILLON.



IL y a des livres qui ne sont ni mauvais ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs, dit Bourdaloue : ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent ni les vérités de la religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le temps, par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son âme; mais aussi sans y craindre aucun danger. »

Au nombre de ces livres dont parle l'éloquent orateur de la chaire, nous sommes forcés de compter la plupart des albums de salon. Déjà nous avions tenté, par la publication du *Foyer du presbytère*, de tracer une voie nouvelle pour ces beaux livres à images que toutes les mains aiment à ouvrir, que tous les yeux aiment à regarder. Aujourd'hui que le succès a couronné nos efforts, nous entrons résolûment dans le chemin où nous convions nos lecteurs à nous suivre. La multiplication infinie des romans enrichis d'illustrations, qui se glissent partout, grâce à leur forme attrayante, est une des causes premières du peu de goût que les jeunes gens apportent aux lectures sérieuses.

« D'une lecture[1] à laquelle quelques moments devraient suffire, on se fait un exercice journalier et habituel, car le goût est toujours accompagné de quelque passion; et, quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connait plus de bornes et l'on ne garde plus de mesures.... »

[1] Retraite de Bourdaloue.

« Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination et dont on se fait ou une étude ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels. On ne les lit plus que par manière d'acquit et que pour ne pas les abandonner tout à fait; mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres et qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages et les plus remplis, non-seulement de religion, mais de sens et de raison, ne paraissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençants et pour des novices; et par un renversement dont gémissent toutes les personnes sages, on préfère, comme disait l'apôtre, de frivoles discours à la plus saine doctrine et des fables à la vérité. »

« O vous[1], dit un sage ami de l'enfance, dont la *doctrine chrétienne* est l'un des plus simples et des meilleurs enseignements que l'on puisse offrir à tous les âges; ô vous que la contagion n'a pas encore gagnés, ne lisez jamais de livres pernicieux, rejetez avec horreur ceux qu'on vous présenterait. S'il vous en tombe quelqu'un entre les mains, ne le regardez même pas, vous succomberiez à la tentation de le lire! Et vous qui auriez eu le malheur de vous livrer à cette curiosité criminelle, renoncez-y au plus tôt! Ne dites pas que vous ne lisez ces sortes de livres que dans la vue de vous instruire, d'orner votre esprit et de former votre style; vous pouvez puiser ces avantages dans de meilleures sources. Nous ne manquons pas d'ouvrages excellents en tout genre, qu'on peut lire sans aucun danger pour les mœurs : consultez un homme instruit, il vous en indiquera plus que vous ne pourriez en lire dans le cours d'une longue vie, qui réunissent aux grâces du style l'utilité des connaissances. »

— En publiant notre ouvrage sous ce titre FLEURS RELIGIEUSES, *album du monde chrétien*, disons en peu de mots la pensée qui a dicté ce travail. Tout en laissant aux livres de salon la beauté de la forme, la richesse de l'impression, le choix des gravures, ne peut-on indiquer à tous ceux qui les ouvrent (et le nombre en est grand), des sujets de bonnes lectures, de lectures religieuses, surtout par des extraits choisis dans nos bons écrivains ou orateurs de la chaire?

N'est-ce pas ainsi la meilleure manière de disputer le terrain à ces romans et nouvelles qui, pour mieux se répandre, empruntent à l'art du typographe et du dessinateur toutes les séductions possibles?

Notre album religieux aura, comme l'album futile, ses splendeurs de texte et de gravure; mais il l'emportera sur ce dernier par le fonds, puisqu'il s'attachera à rappeler par de nombreuses citations les grands enseignements de la religion chrétienne.

[1] *Doctrine chrétienne.*



NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

L'Histoire de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ depuis son incarnation jusqu'à son ascension, par le Père De Ligny, est un livre d'autant plus utile à lire et à méditer que les paroles du texte sacré y ont été fidèlement conservées suivant la Vulgate.

Nous empruntons au chapitre III de cet excellent ouvrage le récit de la naissance de notre divin Sauveur.

« En ce temps-là, un ordre fut publié de la part d'Auguste César pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce dénombrement se fit la première fois par Cyrinus, qui commandait dans la Syrie; et tous allaient se faire écrire chacun dans la ville dont il était originaire. Comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il alla de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David, qui se nommait Bethléem, pour se faire écrire avec Marie son épouse. Pendant qu'ils étaient là, elle se trouva à son terme, et elle mit au monde son fils, premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. »

« Il y avait là aux environs des bergers qui veillaient et se relevaient les uns les autres pendant la nuit pour la garde de leur troupeau. Tout à coup l'Ange du Seigneur parut auprès d'eux; une grande clarté se répandit alentour, et ils furent effrayés. Mais l'Ange leur dit :

« N'ayez point de peur; car je viens vous annoncer un grand sujet de joie, à quoi tout le peuple aura part. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la ville de David. C'est le Christ, le Seigneur, et voici ce qui vous le fera connaître. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Aussitôt une troupe nombreuse de la milice céleste se mit avec l'Ange à louer Dieu et à dire : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Dès que les anges eurent quitté les bergers pour retourner au ciel, ceux-ci se dirent les uns aux autres : « Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui vient d'arriver et que le Seigneur nous a découvert. » Ils allèrent en hâte, et trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui était couché dans une crèche. Ils virent alors de leurs propres yeux ce qu'on leur avait dit de cet enfant, et tous ceux qui en ouïrent parler en furent étonnés aussi bien que des choses qu'ils apprirent eux-mêmes de la bouche des bergers. Cependant Marie ne perdait rien de toutes ces

— En Angleterre, la veille de Noël, une animation inaccoutumée se fait remarquer dans toutes les cités, grandes ou petites. Il n'est point de maison dont la porte ne s'ouvre ce jour-là aux joies du foyer. La table de l'artisan, comme celle du riche lord, se couvre d'un grand nombre de mets. Le *roastbeef*, le *plumpudding*, entourés de mille friandises qui leur font une escorte tout appétissante, tiennent dans cette occasion la place d'honneur au couvert, et sont là comme les rois du festin.

En Allemagne, on renferme mystérieusement, dans une armoire destinée à cet usage, un arbuste, l'*arbre de Noël*, chargé de petites bougies parfumées et de diverses couleurs, de gracieux joujoux, de délicates friandises, d'objets charmants de toute espèce; et au jour naissant, au moment où les enfants sortent d'un sommeil dont les songes séraphiques leur ont fait peut-être pressentir les joies du réveil, on leur apporte toutes ces merveilleuses frivolités. Leur vue remplit ces innocentes créatures d'ineffables ravissements, car elles leur apparaissent comme des récompenses que Dieu accorde à leur soumission, à leur piété.

C'est encore à l'époque de NOEL que les Pifferari, ces pâtres à demi sauvages de la Calabre, laissent leurs montagnes et font une soudaine irruption dans toutes les villes de l'Italie. Ils parcourent ensemble les places, les rues, les quais, entrent dans tous les palais où une crèche, une madone sont offertes à leurs adorations. Ils appellent, par leurs concerts rustiques, les populations entières à célébrer la venue de NOEL! Partout, en Italie, dans ces jours donnés à une pieuse allégresse, retentit le saint nom de JÉSUS, uni à celui de son auguste mère!

— Rappelons donc tous à nos jeunes enfants ces chants sacrés de Noël, qui nous bercèrent si doucement dans les bras de nos mères et nous firent éprouver de si pures émotions dans l'intimité des veillées de famille; rappelons à ces êtres chéris cette prière si belle et si simple de Fénelon :

« Je vous adore, Enfant-Jésus, nu, pleurant et étendu dans la crèche. Je n'aime plus « que votre enfance et votre pauvreté. »

LES MARTYRS

L'établissement de la religion chrétienne est bien évidemment l'œuvre de Dieu. Quelle surprenante entreprise que celle de changer le culte des passions déifiées en celui d'un Dieu pauvre, humilié sur une croix !

Onze hommes, inconnus même dans leur patrie, n'ambitionnant que la gloire de sceller de leur sang la foi qu'ils prêchaient, opérèrent ce grand, ce prodigieux changement. C'est par l'effusion du sang, par les douleurs des plus affreuses tortures que se propage cette religion divine! Pierre montre la croix, et du pied repousse les faux dieux. A sa première prédication, trois mille Juifs se convertissent, et cinq mille à la seconde. Le nombre des fidèles augmente tous les jours, et ces hommes, ces femmes, ces enfants, régénérés par le baptême, donnent au monde le spectacle de la vertu la plus pure et la plus parfaite.

La persécution contre l'Église de Jésus-Christ[1] ne finit pas avec la vie des apôtres. Toutes les puissances continuèrent, pendant trois cents ans, de lui faire la guerre. On compte, pendant cet intervalle de temps, dix persécutions suscitées par les édits des empereurs ; et il y a une multitude innombrable de chrétiens de toute condition, de tout sexe, de tout âge qui ont souffert les tourments et la mort pour rendre témoignage à Jésus-Christ. On ne peut entendre sans frémir le récit des cruautés que l'on exerça contre eux, les divers supplices que l'on inventa pour les tourmenter. On les étendait sur un chevalet avec des cordes attachées aux pieds et aux mains ; on les suspendait par les mains après leur avoir attaché des poids aux pieds, et, en cet état, on les battait de verges et de fouets garnis de pointes de fer ; on les déchirait avec des peignes de fer jusqu'à découvrir les côtes et les entrailles. Quand ils n'expiraient pas dans ces tourments, pour rendre leurs plaies plus sensibles, on y jetait du sel et du vinaigre, et on les rouvrait lorsqu'elles commençaient à se fermer ; puis on renvoyait les martyrs dans la prison, pour les éprouver plus longtemps et pour les tourmenter à diverses

[1] *Doctrine chrétienne.*



THE MARTYRS.

reprises. Les prisons mêmes étaient une autre espèce de supplice; c'étaient les cachots les plus infects et les plus noirs. On leur mettait les fers aux pieds et aux mains; on leur attachait au cou de grandes pièces de bois ou des entraves aux jambes, pour les tenir élevées ou écartées pendant qu'ils étaient couchés sur le dos. Quelquefois on semait leurs cachots de petits morceaux de verre cassé, et on les y mettait tout nus et tout déchirés de coups; souvent on laissait pourrir leurs plaies, mais c'était afin de les tourmenter de nouveau. On défendait ordinairement de les laisser parler à personne, parce qu'on savait qu'en cet état ils convertissaient beaucoup d'infidèles, même les geôliers et les soldats qui les gardaient. Le supplice qui terminait toutes ces tortures était d'avoir la tête tranchée ou d'être brûlé vif, ou d'être précipité dans la mer ou du haut des rochers, ou d'être livré aux bêtes.

Les martyrs demeuraient fermes et inébranlables au milieu des plus longues et des plus vives douleurs; les tourments mêmes paraissaient augmenter leur courage. Ce n'étaient pas seulement des hommes qui montraient une constance si admirable, c'étaient des femmes délicates, de faibles enfants, tant était puissante la grâce de Jésus-Christ qui les fortifiait intérieurement. Ouvrez l'histoire ecclésiastique, vous y verrez des exemples de courage qui sont non-seulement au-dessus des forces humaines, mais encore au-dessus de toute admiration. On ne peut lire sans étonnement ce qu'ont souffert les martyrs de Lyon et de Vienne sous l'empereur Marc-Aurèle; ce que rapporte l'historien Eusèbe des martyrs de la Palestine, et Sozomène des martyrs de Perse.

Tous ces généreux athlètes ont souffert avec une patience invincible des tourments dont le récit seul est effrayant; quelques-uns même les souffraient avec joie : ils allaient d'eux-mêmes au supplice, ils craignaient qu'on ne les épargnât. Voici la lettre qu'Ignace, évêque d'Antioche, écrivit aux chrétiens de Rome, dans le temps qu'on le conduisait en cette ville pour y être livré aux bêtes féroces.

« Je crains, leur dit-il, que votre charité ne me nuise; je vous en conjure, ne m'aimez pas « à contre-temps : souffrez que je sois la pâture des bêtes qui me feront jouir de Dieu. Je « suis le froment de Dieu, et je serai moulu par les dents des bêtes pour devenir un pain tout « pur de Jésus-Christ..... Je souhaite de les trouver bien prêtes; je les flatterai, afin « qu'elles me dévorent promptement et qu'il ne m'arrive pas comme à quelques-uns qu'elles « n'ont osé toucher. Si elles ne voulaient pas, je les forcerai. Pardonnez-moi, je sais ce qui « m'est utile; maintenant je commence à être disciple de Jésus-Christ. Aucune créature « visible ni invisible ne m'empêchera d'arriver à Jésus-Christ. Que le feu, la croix, les bêtes, « la séparation de mes os, la division de mes membres, la destruction de tout mon corps, que « tous les tourments fondent sur moi, pourvu seulement que je jouisse de Jésus-Christ. »

On voit avec quelle ardeur ce saint martyr désirait souffrir et mourir pour notre Sauveur.....

D'où venait à ces héros du christianisme ce courage invincible, qui leur faisait braver les tourments et la mort? Qui est-ce qui leur donnait cette force supérieure à tout ce que la

cruauté des tyrans peut inventer? N'en doutez pas, cette force et ce courage ne pouvaient venir que de Dieu. Vous sentez bien qu'une telle constance n'est point naturelle à l'homme ; il fallait qu'une vertu divine soutînt leur faiblesse naturelle.

La religion que les martyrs ont cimentée de leur sang est donc une religion divine? Jamais elle n'aurait pu subsister si une main toute-puissante ne l'eût soutenue contre des attaques si violentes et si multipliées ; mais Dieu la fit triompher de la fureur de ses ennemis. Tous leurs efforts, qui auraient dû causer sa ruine, n'ont fait que l'affermir. Plus les persécutions étaient cruelles, plus la foi faisait de progrès. Le sang des martyrs était comme une semence féconde qui enfantait de nouveaux chrétiens ; et le monde entier, après avoir persécuté avec fureur les disciples de Jésus-Christ, s'est enfin rangé de leur côté et a embrassé la foi.

Dans une magnifique épopée en prose, l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, Châteaubriand, a retracé avec une grande éloquence de langage les persécutions et les luttes immortelles des martyrs, confesseurs de la foi. Avant de reproduire les belles pages qui terminent ce poëme épique, rappelons le sujet de cette vaste composition [1].

« La douce et belle Cymodocée, fille de Démodocus, dernier rejeton et prêtre d'Homère, traverse les bois du Taygète, en revenant de la fête de Diane-Limnatide. Consacrée aux Muses dès son enfance, l'imagination remplie d'images et de souvenirs poétiques, la jeune prêtresse s'égare à l'entrée de la nuit, et, dans son trouble, appelle à son secours tous les dieux des forêts. Ses cris se perdaient en vain dans les airs, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait, appuyé contre un rocher ; sa tête, inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance ; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit : c'était le sommeil d'Endymion. Toute tremblante et craignant d'avoir profané les mystères, Cymodocée tombe à genoux et conjure la colère de Diane.

« A ses cris, le chien aboie, le chasseur se réveille. Ce n'est point Endymion, c'est un jeune guerrier, l'ami du prince Constantin, le tribun de la légion britannique, Eudore, noble descendant de Philopœmen, qui, rendu à la pureté des mœurs champêtres, a renoncé, depuis quelques mois, au tumulte des camps et à la pompe des cours. Il ramène la fille de Démodocus auprès de sa demeure, la remet entre les bras de sa nourrice et s'éloigne.

« — Mais, quoi ! un étranger a rendu Cymodocée à son père, et la fille d'Homère, la prêtresse des Muses, n'a pas exercé envers lui les devoirs de l'hospitalité. Cette pensée seule troublerait le bonheur de Démodocus.... Déjà le char est prêt ; il vole, il arrive dans l'Achaïe et franchit l'Alphée. Un vieillard se charge de conduire les voyageurs au champ de Lasthénès, le père d'Eudore. Ce vieillard est Lasthénès lui-même.

« Dans le festin hospitalier qui termine les travaux de la journée, Démodocus, qui avait offert à ses hôtes la coupe antique d'Homère, comme un gage de sa reconnaissance, voulait faire une libation aux pénates de Lasthénès. — Arrêtez, lui dit avec douceur un vieillard vénérable

[1] Voir le remarquable article de M. Esmenard, dans le *Mercure de France*.

assis à côté de lui, notre religion nous défend ces signes d'idolâtrie. — En effet, le prêtre d'Homère était assis auprès de Cyrille, évêque de Lacédémone. O prodige! la harpe sacrée répond aux profanes accords de l'Hélicon! Les homérides sont avec des chrétiens! »

Tels sont les tableaux que présentent les deux premiers livres des *Martyrs*. A la couleur du style, à la peinture des mœurs, à la richesse, à l'abondance des souvenirs poétiques, on croit lire les belles pages de *l'Odyssée*. Dès le commencement du troisième livre, un spectacle nouveau, plus imposant, plus sublime, frappe tout à coup les yeux étonnés. Le ciel des chrétiens est ouvert : ses mystères les plus impénétrables sont révélés à la faiblesse humaine; les destins d'Eudore et de Cymodocée sont fixés dans le conseil céleste : tous deux scelleront de leur sang leur attachement à la religion du Christ. . . . .

La prêtresse des Muses a déclaré à son père qu'elle voulait être chrétienne pour devenir l'épouse d'Eudore. Le vieillard se trouble, s'afflige, combat un moment la résolution de sa fille et cède enfin à ses vœux. Les deux familles se disposent à partir pour Lacédémone.

Mais déjà le sophiste Hiéroclès, le ministre de Galérius, à qui Dioclétien va bientôt céder l'empire, a donné le signal de la persécution contre l'Église de Jésus-Christ. Hiéroclès est depuis longtemps l'ennemi, le rival d'Eudore, l'indigne amant de Cymodocée. Il arrive dans l'Achaïe et ordonne le dénombrement des chrétiens. Le démon de la jalousie s'empare de cette âme féroce; c'est bien moins Eudore qu'Hiéroclès veut punir, que l'époux désigné de Cymodocée qu'il brûle d'immoler. Furieux de n'avoir pu la lui arracher au pied des autels, il la poursuit jusque dans les bras d'Hélène, de la mère de Constantin, retirée à Jérusalem. Bientôt, malgré l'éloignement des lieux et tous les efforts de la puissance humaine, les décrets du ciel ramènent Cymodocée en Italie; et les satellites d'Hiéroclès la livrent à son persécuteur, pour la plonger dans les prisons de Rome en qualité de chrétienne. Cependant son intrépide époux, Eudore, a confessé généreusement la foi chrétienne au milieu des supplices; il demande et il obtient la croix du martyre. Cymodocée l'apprend; une main amie brise ses fers. Rendue à la tendresse de son père, elle peut braver, dans un asile sûr, les orages de la persécution : mais elle se dérobe à tous les yeux; elle vole à l'amphithéâtre, et se précipite dans les bras de son époux.

Ici laissons parler l'auteur des *Martyrs* lui-même.

« Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient se jeter dans les bras du chrétien. Ceux-ci disaient : « C'est son époux, c'est une chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés. » — Ceux-là : « C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnaissons; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver. » — Quelques voix timides : « Elle est si jeune et si belle! » — Mais la multitude : « Eh bien! qu'elle soit livrée aux bêtes avant de multiplier dans l'empire la race des impies! »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole à Eudore : il pressait Cymodocée sur son cœur; il aurait voulu la repousser : il sentait que chaque minute

écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin, il s'écrie en versant des torrents de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici? Dieu! est-ce dans ce moment que je devrais jamais vous voir! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi? Comment pourrai-je vous voir mourir?

« — Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil; je viens demander votre grâce à Galérius ou partager votre sort. »

Mais Cymodocée aperçoit le pâle visage d'Eudore, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri et, dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourrait exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré? Qui pourrait dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyre? Tout à coup le ciel inspire le confesseur; sa tête paraît rayonnante et son visage resplendissant de la gloire de Dieu; il tire de son doigt un anneau et le trempant dans le sang de ses blessures :

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connaître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avais prédit, nous serons unis; il faut que nous mourions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux et contemplez au ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité; remplissons le ciel de nos vertus. »

. . . .

. . . .

Cependant, la foule, qui voyait les deux chrétiens à genoux, croyait qu'ils lui demandaient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats de gladiateurs, elle repoussait leur prière par ce signe et les condamnait à mort! Le peuple romain, que ses nobles priviléges avaient fait surnommer le peuple-roi, avait depuis longtemps perdu son indépendance : il n'était resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs; et comme on se servait de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédait, en effet, que la

souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée.

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène; elle était condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef; elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais génie ou plutôt le génie de l'empire l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix : « Les dieux l'ont voulu : qu'elle reste et qu'elle meure! »

Un petit nombre, intérieurement travaillé par le Dieu des miséricordes, paraissait touché de la jeunesse de Cymodocée : il voulait que l'on fît grâce à cette chrétienne; mais la foule répétait : « Qu'elle reste et qu'elle meure! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux Dieux. »

Ce n'étaient plus ces enfants de Brutus, qui maudissaient le grand Pompée pour avoir fait combattre de paisibles éléphants, c'étaient des hommes abrutis par la servitude, aveuglés par l'idolâtrie, et chez qui toute humanité s'était éteinte avec le sentiment de la liberté. . . .

. . . .

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'empereur s'abaisse et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait l'empire et la vie lui échapper : un messager, arrivé des Gaules, venait de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps; mais, renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse exposées dans l'arène à la fureur des léopards!

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander la grâce d'Eudore et s'offrir elle-même en sacrifice.

La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts : « Les bêtes! qu'on lâche les bêtes! Les impies aux bêtes! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal! Les bêtes! les chrétiens aux bêtes! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires [1] traverse l'arène et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier. — « Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé,

[1] Gladiateurs qui combattaient avec un filet

je vous demanderais à combattre la première ; mais, à présent, j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir.

« — Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée.

La trompette sonne pour la seconde fois. On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois. Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie : « Ah ! sauvez-moi ! »

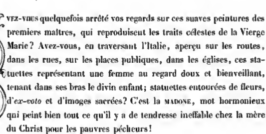
Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine ; il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçut la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant, la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les grâces : elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière semblable à ce labarum qui fit triompher Constantin ; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements ; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT ! »



LA MADONE



Avez-vous quelquefois arrêté vos regards sur ces suaves peintures des premiers maîtres, qui reproduisent les traits célestes de la Vierge Marie? Avez-vous, en traversant l'Italie, aperçu sur les routes, dans les rues, sur les places publiques, dans les églises, ces statuettes représentant une femme au regard doux et bienveillant, tenant dans ses bras le divin enfant; statuettes entourées de fleurs, d'*ex-voto* et d'images sacrées? C'est la MADONE, mot harmonieux qui peint bien tout ce qu'il y a de tendresse ineffable chez la mère du Christ pour les pauvres pécheurs!

Madone tutélaire et consolatrice, nous l'invoquons tous à genoux quand la souffrance ou le danger nous menacent. A l'aspect de la Madone, la prière revient sur les lèvres même de celui qui a été assez malheureux pour oublier la prière! Il y a autour de l'image révérée de Marie je ne sais quelle atmosphère de paix et d'espérance qui vous ramène au pied de la croix!

L'hymne à la Vierge que nous publions ici est extrait de la *fête de la Nativité*[1], dont un illustre martyr de nos discordes civiles, Monseigneur Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris, avait daigné accepter la dédicace.

HYMNE A LA VIERGE

Je vous salue,
O mère élue
D'Emmanuel!
Je vous salue,
Gloire du ciel!

Quand la lumière
Est de retour,
Tendre prière,
Pur chant d'amour,
Du cœur de l'homme

[1] *Recueil de Noels*, par H. L. Sazerac.

Monte vers vous,
Vous que l'on nomme
Ange de tous!

Reine entourée
De séraphins;
Mère adorée
Des orphelins!
Dès qu'on éprouve
Amer chagrin,
C'est vous qu'on trouve
Sur son chemin!

La pauvre veuve
Dont la douleur
Sous rude épreuve
Brise le cœur,
A genoux prie
Matin et soir,
Et dans Marie
Met son espoir!

Mère qui veille
Sur son enfant
Qui mal sommeille,
Pâle et souffrant,
De vous encore,
Vous, son recours!
Tremblante, implore
Pitié, secours!

Quand la nuit sombre
Au pèlerin
Cache dans l'ombre
Lune et chemin,
Qu'il vous appelle,
Vous accourez!
Guide fidèle,
Vous l'éclairez!

Sous la rafale,
Vers le récif,
Lorsque dévale
Un frêle esquif,
A vous arrive,
Malgré les flots,
La voix plaintive
Des matelots.

Partout présente,
Vous consolez,
Reine puissante,
Les cœurs troublés :
Dieu leur accorde,
En votre nom,
Miséricorde,
Paix et pardon!

Quand nuit approche,
Ombre les champs,
La vieille cloche,
En sons touchants,
Jette à l'église
Refrain pieux,
Que fraîche brise
Vous porte aux cieux.

Je vous salue,
O mère élue
D'Emmanuel!
Je vous salue,
Gloire du ciel!



5



REBECCA

REBECCA

C'EST la vérité et non l'éloquence qu'il faut chercher dans les saintes Écritures. On doit lire toute l'Écriture sainte dans le même esprit qu'elle a été faite. C'est notre propre utilité que nous y devons chercher plutôt que la délicatesse du langage :

« [1] Nous devons lire avec autant de plaisir les livres pieux, écrits avec simplicité, que ceux qui sont élevés et profonds. Ne vous arrêtez point au mérite de l'écrivain, qu'il ait peu ou beaucoup d'érudition ; mais que ce soit l'amour de la pure vérité qui vous porte à lire. Ne demandez point qui a dit telle chose, mais faites attention à ce qui est dit. »

« *Les hommes passent, mais la vérité du Seigneur demeure éternellement* (Ps. CXVI, 2). Sans acception de personne, Dieu nous parle en diverses manières. Souvent notre curiosité nous arrête dans la lecture des Livres saints, parce que nous voulons comprendre et raisonner lorsqu'il faudrait passer simplement. Si vous voulez tirer du fruit de vos lectures, lisez avec humilité, avec simplicité et avec foi, et n'aspirez jamais à la réputation de savant. Interrogez volontiers et écoutez en silence les paroles des saints, et ne méprisez pas les sentences des anciens ; car on ne les cite pas sans sujet. »

Envisagée au point de vue purement humain, la Bible est le plus ancien, le plus vénérable, le plus complet de tous les monuments littéraires. Nul autre livre, chez aucun peuple, n'a réuni autant de caractères d'authenticité. L'histoire du monde y est retracée de la manière la plus certaine. La doctrine qu'elle contient est la plus pure et la plus élevée de toutes les doctrines. Le style des auteurs qui l'ont écrite l'emporte en naturel, en variété, en dignité, sur celui des meilleurs écrivains profanes. Mais, au point de vue du Catholicisme, la Bible grandit encore de tout l'espace qu'il y a entre le ciel et la terre. Elle contient la parole du Seigneur écrite par des hommes divinement inspirés ; elle traite avec autorité de la religion, elle révèle les mystères, elle trace les règles de conduite les plus sages et les plus parfaites ; elle offre les consolations les plus efficaces et les plus pures.

[1] *Imitation de Jésus-Christ*, Livre I, chap. 5

Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de la Bible aux chefs de famille, aux mères surtout, qui doivent éloigner des mains de leurs enfants tous les livres frivoles. Ces livres, en effet, sans attaquer les mœurs ni la religion, sans porter atteinte aux maximes de l'Évangile et de la morale de Jésus-Christ, ne renferment que des futilités indignes d'occuper un seul moment les loisirs d'un chrétien, et ne servent qu'à lui faire perdre le goût des choses célestes.

« Or, dit Massillon, la lecture de ce genre d'écrits est dangereuse pour l'esprit, premièrement en ce qu'elle lui fait perdre un temps précieux qu'il eût pu employer à travailler pour l'éternité; secondement, en ce qu'elle le jette dans des dissipations et lui fait oublier Dieu.....

..... De tous les dons de Dieu, le temps est le plus précieux, parce que la perte en est irréparable et que, ni les prières, les jeûnes, les mortifications, ni les années mêmes entières passées dans le deuil des larmes ne peuvent rappeler un seul des jours que nous aurons dissipés. La grâce peut rentrer dans notre cœur, les vertus que nous en avions éloignées y revenir; les sacrements y reporter la ferveur; Dieu même que nous en avions chassé, en prendre de nouveau possession, y rétablir son trône; mais qui nous rendra le temps qui n'appartient qu'à l'éternité? Qui nous restituera un trésor acquis au prix de la mort de Jésus-Christ?

..... Tous ces instants que vous passez à lire ces histoires fabuleuses, ces écrits inutiles à l'homme et à son bonheur, vous auriez pu les passer à travailler pour le ciel, à vous amasser des trésors pour la vie future, à vous remplir les mains des bonnes œuvres, à mettre Jésus-Christ dans vos intérêts.....

..... Vous vous reprocheriez comme une faute impardonnable de perdre un seul moment dès qu'il s'agit pour vous d'un misérable intérêt, d'un gain sordide, d'un bien périssable, et quand il est question du seul intérêt véritable, du gain de l'éternité, d'un bien qui ne craint, ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs, vous perdriez sans scrupule des jours et des années entières.....

..... Souffrez que je vous le demande, ces écrits fabuleux et romanesques où leurs auteurs ne se proposent que d'amuser et qui ont tant de charmes et d'attraits pour votre esprit que vous ne les quittez qu'à regret, de quelle utilité vous ont-ils été jusqu'à ce jour? Quelles connaissances nouvelles y avez-vous puisées? Quelles vérités importantes y avez-vous découvertes? Vous ont-ils rendu plus habiles? Vous ont-ils appris à raisonner plus juste, à distinguer le vrai du faux, l'erreur de la vérité? N'ont-ils pas, au contraire, affaibli votre jugement en l'empêchant de s'arrêter sur des objets qui lui sont soumis, pour en découvrir les différentes nuances et les divers rapports? Ne vous ont-ils pas appris à décider avec trop de promptitude et de légèreté, à prononcer d'un ton tranchant et sans connaissance de cause sur ce que vous n'aviez pas le temps d'apprendre et de connaître, à regarder comme insipide et ennuyeuse la lecture de tous les ouvrages qui exigent une forte attention, une application soutenue, une étude sérieuse?

..... Êtes-vous devenus meilleurs depuis que ces livres sont dans vos mains? Votre vie est-elle plus régulière, plus conforme aux maximes de l'Evangile, vos passions moins vives et moins

emportées? Vous voit-on plus recueillis dans nos temples, plus empressés à vous nourrir du pain des anges? Aimez-vous moins les distinctions, les priviléges, les dignités? Le monde, ses pompes et ses spectacles, vous trouvent-ils plus indifférents, moins jaloux d'y jouer un rôle? Portez-vous avec plus de patience et de résignation les croix et les adversités que la Providence vous ménage? Êtes-vous moins sensibles aux railleries et aux calomnies de vos frères? La gloire de la maison de Dieu, le salut et l'édification de votre prochain vous sont-ils plus à cœur? Enfin, votre conduite tout entière est-elle plus digne du beau nom de chrétien que vous portez, plus conforme à celle du divin Maître que vous devez vous proposer pour modèle, dont vous devez suivre les traces, si vous ne voulez pas marcher dans les ténèbres?

Nous lisons dans l'Évangile qu'avant de ressusciter la fille du chef de la synagogue, Jésus-Christ demanda qu'on fît retirer les joueurs d'instruments et la foule du peuple qui remplissaient l'appartement où elle venait d'expirer, de leurs cris et de leurs gémissements, et ne prenant avec lui que quatre de ses disciples, il entra dans la maison et ordonna à la jeune fille de se lever. Pourquoi tant de précautions? dit ici saint Chrysostome; est-ce que celui qui, chaque jour au milieu de Jérusalem et du peuple juif rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, chassait les démons et guérissait les malades, craignait d'opérer ses miracles en présence de témoins? Non, continue ce père, c'était afin de montrer que l'âme qui veut sortir du tombeau et renaître à la grâce doit chercher la retraite et le silence et écarter avec soin tout ce qui peut être pour elle un sujet de troubles et de distractions.

Donc les livres frivoles qui troublent et dissipent l'âme, nous éloignent de Dieu et il faut les jeter loin de nous, si nous voulons renaître au Seigneur. Leur lecture nous endort, nous plonge dans un sommeil si profond que nous ne pouvons entendre la voix de Jésus-Christ, qui nous crie comme à la fille de ce chef de la Synagogue : Levez-vous, je vous l'ordonne. »

Nous engageons les mères de famille à méditer ces sages paroles de l'éloquent évêque de Clermont et à lire dans son entier le discours dont nous venons de citer quelques extraits. Les livres sacrés, voilà le meilleur enseignement qu'elles puissent donner à leurs enfants!

C'est dans une Bible traduite en français par René Benoist, Angevin, docteur-régent en la Faculté de théologie à Paris, et publiée en 1566, par privilége du roi Charles IX, que nous allons puiser le simple et naïf récit de l'histoire de Rebecca.

Rebecca, fille, épouse et mère, est le type de la femme bénie par le Seigneur.

Pour rendre plus facile la lecture de ce récit, nous avons dû rétablir l'orthographe et laisser de côté quelques locutions obscures, tout en respectant le texte primitif.

CHAPITRE 26.

Abraham devenu plein de jours dit au plus ancien serviteur de sa maison, qui avait le gouvernement de tout ce qui lui appartenait : Jure par le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre,

que tu ne prendras point femme pour mon fils Isaac des filles des Chananéens entre lesquels j'habite : mais tu iras en mon pays et en mon parentage pour prendre femme à mon fils Isaac.

Et le serviteur lui dit : Si, par aventure, la femme ne veut point venir avec moi en ce pays-ci, dois-je ramener ton fils au pays d'où tu es sorti? Abraham lui dit : Garde que jamais tu ne ramènes là mon fils. Le Seigneur du ciel et de la terre, qui m'a retiré de la maison de mon père et de la terre de ma naissance, qui a parlé à moi, en disant : Je donnerai à ta progéniture cette terre; le Seigneur enverra son ange devant toi et de lui prendras femme à mon fils. Mais si la femme ne veut venir avec toi, tu seras quitte de ce jurement-ci, tant seulement ne ramène point là mon fils.

Le serviteur jura pour cette chose-là, prit dix chameaux du troupeau de son maître et s'en alla en Mésopotamie, en la cité de Nachor.

Et ayant fait coucher les chameaux hors de la cité auprès d'un puits d'eau, vers le soir, au temps que les femmes sortaient pour puiser de l'eau, il pria le Seigneur, disant : O Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, viens aujourd'hui au-devant de moi et fais miséricorde à mon maître Abraham. Voici, je me tiendrai auprès de la fontaine d'eau pendant que les filles des gens de cette cité sortent pour puiser de l'eau. La jouvencelle donc à laquelle je dirai : Abaisse ta cruche afin que je boive, et qui dira : Bois, et aussi je donnerai à boire à tes chameaux, sera celle que tu as préparée à ton serviteur Isaac.

Et il advint qu'avant qu'il eut achevé de parler, voici Rebecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, qui sortait, ayant sa cruche sur son épaule. Vierge très-belle, elle était descendue à la fontaine, avait empli sa cruche et s'en retournait. Donc le serviteur courut au-devant d'elle et dit : Donne-moi *un petit peu d'eau* de ta cruche à boire. — Et elle dit : *Monseigneur*, bois; et incontinent elle descendit sa cruche sur sa main et lui donna à boire. — Et après lui avoir donné à boire, elle dit : Aussi t'en tirerai pour tes chameaux, tant que tous boiront.—Et versant sa cruche dans les auges, courut encore au puits pour y puiser, et de l'eau qu'elle eut puisée en donna à tous les chameaux.

Et cet homme la contemplait sans sonner mot pour savoir si le Seigneur avait donné bonheur à son voyage ou non.

Et quand les chameaux eurent achevé de boire, cet homme tira des oreillettes d'or et deux bracelets d'or; puis lui dit : A qui es-tu fille, fais-le-moi savoir : n'y a-t-il point lieu en la maison de ton père pour nous loger? — Et elle lui répondit : Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha, qu'elle enfanta à Nachor. Puis lui dit : Il y a chez nous beaucoup de paille et de fourrage, et aussi lieu spacieux pour loger.

Et cet homme s'agenouilla et adora le Seigneur, disant : Béni soit le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, qui n'a point destitué de sa grâce et vérité mon maître, qui m'a conduit en la maison du frère de mon maître par un droit chemin.

Et la jouvencelle courut et annonça en la maison de sa mère tout ce qu'elle avait ouï. Or, Rebecca avait un frère, nommé Laban, lequel tout hâté, alla dehors trouver cet homme vers la fontaine. Et quand il vit les oreillettes et les bracelets dans les mains de sa sœur et qu'il eut

entendu les paroles de Rebecca disant : Cet homme a ainsi parlé à moi ; il lui dit : Béni de Dieu, entre; pourquoi te tiens-tu dehors? J'ai préparé la maison et le lieu pour tes chameaux. Alors Laban le fit entrer en la maison, désharnacha les chameaux et donna de la paille et du fourrage, et de l'eau pour laver les pieds des chameaux et des personnages qui étaient avec le serviteur, puis lui présenta à manger; mais le serviteur dit : Je ne mangerai point jusqu'à ce que j'aurai récité mon affaire, et Laban dit : Parle. — Il dit donc : Je suis le serviteur d'Abraham, et le Seigneur a béni grandement mon maître en lui donnant brebis, bœufs, argent, or, serviteurs, chambrières, chameaux et ânes. Sara, femme de mon maître, a engendré un fils à mon maître à la fin de sa vieillesse, auquel il a donné tout ce qu'il a. Et mon maître m'a fait jurer, disant : Tu ne prendras point femme à mon fils des filles des Chananéens en la terre desquels j'habite. Ainsi, tu iras en la maison de mon père et à ma famille, et tu prendras femme pour mon fils. Lors, je dis à mon maître : Quoi, si d'aventure, la femme ne veut venir avec moi? Et il me répondit : Le Seigneur devant lequel je chemine, enverra son ange avec toi et fera prospérer ta voix et tu prendras femme à mon fils de ma famille et de la maison de mon père. Adonc seras exempt de mon adjuration si tu parviens à ma famille et si on te la donne. Je suis donc venu aujourd'hui à la fontaine d'eau et ai dit : O Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, s'il te plaît maintenant que tu fasses prospérer la voie par laquelle je chemine. Voici, je m'arrêterai près la fontaine d'eau, que si une vierge sort pour y puiser et que je dise : Donne-moi maintenant à boire un peu d'eau de ta cruche, et qu'elle me dise : Bois, toi, et aussi j'en puiserai pour tes chameaux; que cette vierge soit la femme que le Seigneur a préparée au fils de mon maître. Et comme je disais telles choses en mon cœur, voici que Rebecca est sortie, ayant sa cruche sur son épaule et est descendue à la fontaine et a puisé, à laquelle j'ai dit : Donne-moi un peu à boire. — Et soudainement elle a abaissé sa cruche de dessus son épaule et m'a dit : Bois, et pareillement je donnerai à boire à tes chameaux. — Et j'ai bu et aussi elle a donné à boire aux chameaux. Puis, je l'ai interrogée, disant : De qui es-tu fille? Et elle a répondu : fille de Bathuel, fils de Nachor que Melcha lui a enfanté. — Lors, lui ai remis les oreillettes sur sa face et les bracelets sur ses mains. Après, je me suis agenouillé et ai adoré le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, lequel m'a conduit droitement afin que je prisse la fille du frère de mon maître pour son fils. Or, maintenant, s'il vous vient à plaisir de faire grâce et vérité à mon maître, signifiez-le moi ou autrement dites-le-moi, afin que je me retire à gauche ou à droite.

Lors, Laban et Bathuel répondirent, disant : Cette affaire est procédée du Seigneur; nous ne pouvons dire contre toi ni bien ni mal. Voici Rebecca à ton commandement, prends-la et t'en va, et qu'elle soit femme du fils de ton maître comme Dieu l'a dit.

Et quand le serviteur d'Abraham eut ouï leurs paroles, il s'inclina en terre, adorant le Seigneur. Et après, le serviteur tira des vaisseaux d'argent et d'or et des vêtements et les donna à Rebecca. Il fit aussi des présents à ses frères et à sa mère. Puis, mangèrent et burent, lui et les hommes qui étaient avec lui et logèrent. Et quand ils furent levés de matin, le serviteur dit : Renvoyez-moi à mon maître. — Et les frères et la mère lui dirent : Que la fille demeure avec nous à tout le moins dix jours, puis après elle s'en ira. Et il leur dit : Ne me retardez point,

puisque le Seigneur a bien adressé mon chemin. — Lors dirent : Appelons la fille et lui demandons son consentement. Ils appelèrent donc Rebecca, lui disant : Veux-tu aller avec cet homme? laquelle répondit : J'irai. — Ainsi, ils la laissèrent aller et sa nourrice avec le serviteur d'Abraham et ses gens; et ils bénirent Rebecca en lui disant : Tu es notre sœur, sois fertile par mille milliers. — Adonc se leva Rebecca et ses chambrières, et montèrent sur les chameaux et suivirent l'homme, lequel s'en retourna hâtivement à son maître.

Or, Isaac se promenait alors par le chemin qui mène au puits du Vivant et du Voyant; car il habitait en terre du Midi et était sorti pour méditer au champ, vers le soir. Ayant élevé ses yeux, il vit de loin venir les chameaux. Semblablement Rebecca jetant sa vue, vit Isaac, et dit au serviteur : Qui est cet homme-là qui chemine par le champ au-devant de nous? Et le serviteur répondit : C'est mon maître. — Adonc elle prit son manteau et s'en couvrit.

Et le serviteur raconta à Isaac toutes les choses qu'il avait faites. Et puis Isaac mena Rebecca au tabernacle de Sara sa mère, la prit pour femme et l'aima tant qu'il modéra la douleur qu'il avait du trépas de sa mère.



LE SOIR DE LA VIE



EUREUX l'homme qui a épousé une femme vertueuse, il a trouvé un grand bien et a reçu de la main du Seigneur un don excellent et la source des plus douces consolations [1].

« La femme sage, selon Dieu, est la couronne et la gloire de son mari; elle établit sa maison et la fait prospérer, tandis que la femme insensée détruit de ses propres mains celle où régnait l'ordre et le bonheur. Il est donc vrai que si les parents transmettent les titres et la fortune, c'est proprement le Seigneur qui donne à l'homme la femme de mérite. Eh! qui pourra, sans lui, trouver cette femme forte et réellement estimable? Elle est plus rare, elle est d'un plus grand prix que les perles qu'on va chercher aux extrémités du monde. Le cœur de son mari place en elle sa confiance, compte sur ses vertus et la préfère à l'opulence et aux trésors. Sensible à l'estime de son époux, cette femme généreuse s'occupe tous les jours à le rendre heureux; elle lui épargne les chagrins ou les lui adoucit.....

« Heureuse du bien qu'elle fait, elle le goûte, elle s'y affectionne et en prolonge les œuvres. Tantôt elle porte une main hardie aux grandes entreprises, tantôt ses doigts manient modestement le fuseau; mais son cœur et sa main sont sans cesse ouverts à l'indigence, et ses bras toujours tendus vers l'infortune.

[1] *Pensées et Prières tirées de l'Écriture, des Pères et de l'Imitation de Jésus-Christ*, par l'auteur des *Lettres chrétiennes*.

« ..... Le mari d'une telle femme, distingué par son choix, jouit de la considération de ceux auxquels son état et ses fonctions l'associent. Il voit sa laborieuse épouse faire de ses propres ouvrages l'emploi le plus avantageux. Tout montre en elle une âme aussi élevée, aussi forte que son extérieur annonce de décence et de candeur.....

« ..... Le dernier de ses jours, le plus beau de sa vie, changé en un jour de joie et d'allégresse, sera pour elle l'avant-goût du bonheur et de la paix. Tous, à l'envi, lui rendront ce témoignage : Sa bouche ne s'ouvrit qu'à la sagesse, et la loi de douceur et de clémence fut sur ses lèvres. Toujours active, toujours vigilante, elle ne mangea pas son pain dans l'oisiveté..... Ses enfants se lèveront et la proclameront heureuse. Son mari lui prodiguera des louanges méritées; mille voix la béniront, et la vénération générale lui décernera cet éloge : « Parmi « les personnes de votre sexe, plusieurs ont été riches en vertus; vous les avez toutes surpas- « sées, ô femme vraiment admirable!... Ah! dans le choix d'une épouse que sont donc les « grâces, la beauté, les attraits? Vanité, chimère, illusion. La femme qui craint et qui aime le « Seigneur, est la seule qui mérite des hommages. Sa piété solide, ses œuvres, sa vie tout entière « lui en assurent d'éternels. »

« O vous qui avez le bonheur d'en avoir une formée sur ce modèle, gardez-vous de vous éloigner jamais de cette épouse vertueuse que vous vous êtes choisie dans la crainte du Seigneur et que vous avez reçue de sa main libérale; car son mérite, relevé par sa modestie, est plus précieux que l'or même. Une femme de ce caractère accroît le bonheur d'un époux digne d'elle, prolonge et multiplie ses années, et les lui fait couler dans la paix. Elle est la récompense de l'homme qui craint et aime son Dieu, et qui pratique le bien. Semblable au soleil dont le lever radieux embellit la nature, cette femme fait les délices, l'ornement et la gloire de la maison qui la possède.

« Les maris, dit saint Jean Chrysostôme, sont obligés d'aimer leurs femmes, et les femmes d'être soumises à leurs maris. C'est là le véritable moyen de rendre leur mariage heureux et d'y établir une paix solide, chacun y contribuant de son côté. Une femme a de l'amour pour son mari quand elle s'en voit aimée; et un mari qui reconnaît combien sa femme lui est soumise, en devient plus doux et plus modéré. »

Il ne suffit pas aux maris d'aimer leurs femmes [1], il faut qu'ils les assistent, qu'ils les protègent et qu'ils les défendent contre tous ceux qui voudraient entreprendre quelque chose contre elles. Car leur amour ne doit pas être oisif ni inutile; ils sont obligés de les aimer comme Jésus-Christ a aimé l'Église. Or, ce divin Sauveur, pour témoigner qu'il aimait cette épouse sainte, l'a toujours assistée et protégée; il l'a soutenue contre tous ses ennemis, il a même versé son sang et donné sa vie pour elle.

Servir Dieu en s'appuyant l'un sur l'autre, en donnant l'exemple de la vertu, de la piété à

[1] *La vie des gens mariés*, par GIRARD DE VILLETHIERRY, prêtre

leur famille, à leurs serviteurs, tel est le but que doivent se proposer des époux chrétiens. Aussi, lorsque, les regards tournés vers le ciel, ils remercient le Seigneur de leur avoir appris à vivre et à mourir, l'heure suprême peut venir, ils sont prêts à paraître devant leur juge.

> **Approchent-ils du but, quittent-ils ce séjour,**
> **Rien ne trouble leur fin : c'est le soir d'un beau jour!**

Telle est la vie du juste, telle doit être sa fin; et si l'on compare l'emploi de ses jours à celui de l'homme livré aux dissipations du monde, on ne pourra que plaindre ce dernier.

Lisez avec nous, à ce sujet, une belle page, empruntée au *Traité du faux bonheur des gens du monde*[1] :

« Le mondain a des maîtres impérieux, il a des envieux, il a des ennemis dont il a tout à craindre. L'âme fidèle ne craint rien ni des ennemis ni des jaloux; elle ne possède rien, elle n'est attachée à rien. Dieu seul est son appui et sa gloire, que ni jaloux ni ennemis ne peuvent lui ravir.

« Le mondain est inquiet parce que ses biens sont fragiles, ses devoirs sans nombre, ses occupations partagées, ses espérances incertaines. L'âme fidèle réunissant tout en Dieu, elle y trouve le repos, que le monde ne connaît pas. Dieu fait seul tout son trésor; il est son espérance, et, pour tous les devoirs dont elle est chargée, c'est de lui qu'elle les reçoit, c'est pour lui qu'elle les remplit, et c'est lui qui les couronne.

« Le mondain est troublé dans ses pertes; il est agité jusque dans ses plaisirs. L'âme fidèle renonce aux plaisirs des sens et ne s'attend sur la terre qu'à souffrir. Contente de son sort, elle bénit Dieu lors même qu'il appesantit sa main sur elle. Souvent elle se charge, par choix, de rigueurs volontaires; comment serait-elle troublée ou par des souffrances qu'elle aime, ou dans des plaisirs qu'elle ne recherche point?

« Enfin le mondain, au milieu des peines qui le tourmentent, ne trouve point de consolation solide; mais le bonheur de l'âme fidèle ne se borne pas au repos et à la paix; il est consommé par des joies véritables et de solides délices.

« Quelles délices, en effet, d'approfondir la sublime sagesse de la loi de Dieu, de jouir de la contemplation des choses célestes, de se nourrir de la vérité, de vivre dans la pureté, de goûter les douceurs de la charité !.....

« ..... Dieu est donc dans cette âme comme dans son sanctuaire, et cette âme à son tour est en Dieu comme dans son centre : elle lui parle, elle l'écoute, elle s'unit à lui, elle s'abîme en lui.

[1] *Traité du faux bonheur des gens du monde et du vrai bonheur de la vie chrétienne*, par Mgr l'évêque de Soissons. MDCCXV, 6e édition.

« ..... C'est ce qui fait comparer ces âmes solidement vertueuses et les solitudes où elles se renferment à des îles élevées au milieu de la mer, où l'on vit en paix quoique entouré des tempêtes les plus affreuses. On y voit la mer en courroux élever jusqu'aux nues des vagues menaçantes, et bien loin d'en être effrayé, on fait de ce spectacle le sujet de son amusement. Tel est, aux yeux d'une âme détachée, le spectacle des agitations du monde, de ses combats, de ses iniquités et de ses fureurs. Elle les voit sans en être troublée : elle en est entourée sans que la solidité de son bonheur en soit ébranlée. En vain le monde paraît-il quelquefois menacer son repos et vouloir la troubler par ses persécutions, que peut-il contre ceux que Dieu lui-même a entrepris de soutenir et de défendre ? »

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface encor vivant ses traces sur la terre,
Et dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu !
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine ;
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix,
Il se repose en Dieu qui ne change jamais !

(Lamartine, *Méditations poétiques*.)

LE CHRIST ET SES DISCIPLES



U milieu des acclamations de ses disciples et des malédictions de ses envieux, plus flatteuses encore que les félicitations de ses amis, si Jésus ressentit d'abord quelque joie, elle fit bientôt place à la tristesse [1]. Le Triomphateur mêla ses soupirs à l'allégresse publique, et arrosa de ses larmes la verdure dont on avait jonché la terre sous ses pas. Lorsqu'il approchait de la ville, en la voyant, il pleura sur elle. La cause en était bien digne d'un cœur comme le sien. Jérusalem devait périr, et périr à cause de ses crimes, auxquels elle allait mettre le comble par le plus grand de tous les crimes. Après s'être souillée du sang de son Messie, la reine des cités ne devait plus être qu'un monceau de cendres détrempées du sang de ses concitoyens. Le forfait allait être commis dans peu de jours; le châtiment n'était différé que de quelques années : l'un et l'autre n'était pas moins présent au Sauveur que s'il l'avait eu actuellement sous les yeux. Quel objet pour un Dieu sauveur, et avec quelle profonde amertume lui fit-il adresser à cette malheureuse ville ces tristes et pathétiques paroles :

« Oh ! si du moins en ce jour, qui est encore pour toi un jour de grâce, tu avais su connaître « les choses qui étaient capables de te donner la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à « tes yeux; car il viendra contre toi des jours où tes ennemis feront une circonvallation autour « de tes murailles; ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés; ils te renverseront par « terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, « parce que tu n'as pas su connaître le temps où tu as été visitée. »

[1] *Histoire de la vie de N.-S. Jésus-Christ*, par le Père De Ligny. Tome III, chap. V.

Après cette prophétie, qui n'aurait été qu'une menace si, à l'exemple de Ninive, Jérusalem avait voulu en prévenir l'effet, Jésus se trouva arrivé au terme de sa marche. Quand il fut entré dans Jérusalem, toute la ville fut émue, et l'on disait : « Qui est celui-ci? » Le peuple répondait : « C'est Jésus le prophète, qui est de Nazareth en Galilée. » Il alla au temple, et considéra tout en maître qui, de retour dans sa maison, examine si tout y est dans l'ordre. Mais comme il était déjà tard et que ce n'était pas l'heure de corriger les abus qui s'y commettaient, ce qu'il remit à faire le jour suivant, il s'en retourna à Béthanie avec les douze apôtres. On a tout lieu de croire qu'il y passa la nuit dans la prière et dans le jeûne; car, le lendemain matin, comme il revenait de Béthanie à la ville, il eut faim; et, voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il s'avança pour voir s'il y trouverait quelque chose, et, s'en étant approché, il ne trouva que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figues. Alors Jésus dit au figuier[1] : *Que jamais personne ne mange plus du fruit qui vienne de toi.* Ensuite ils vinrent à Jérusalem. Jésus, étant entré dans le temple, commença par chasser ceux qui y vendaient et y achetaient; il renversa les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendaient des colombes. Il ne permettait pas non plus qu'on transportât aucun meuble par le temple; et, se mettant à les instruire, il leur disait : « N'est-il pas écrit : ma maison sera appelée de toutes les nations la maison de la prière? Et vous en avez fait, vous autres, une caverne de voleurs. » Jésus usait de ce terme à cause des fraudes qui se commettaient dans le commerce qu'on y exerçait. Ceux qui l'autorisaient parce qu'ils avaient part au profit, les princes des prêtres et les scribes, l'ayant entendu parler de la sorte, cherchaient les moyens de le perdre sans s'exposer eux-mêmes; car ils craignaient, parce que tout le peuple avait de l'admiration pour sa doctrine.

En même temps des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit. Or les princes des prêtres et les scribes, voyant les merveilles qu'il venait de faire, et que les enfants, répétant les acclamations de la ville, criaient dans le temple : *Hosanna au fils de David,* ils en furent indignés, et lui dirent : « Entendez-vous ce que disent ces enfants? — Oui, leur dit Jésus; et n'avez-vous jamais lu : Vous avez tiré des louanges de la bouche des enfants, et même de ceux qui sont à la mamelle? »

Le soir étant venu, Jésus sortit de la ville pour aller à Béthanie, et il y logea. Le matin, comme ils revenaient à Jérusalem, les disciples virent le figuier, qui était devenu sec jusque dans ses racines; ce que voyant, ils furent frappés d'étonnement, et dirent : « Comment est-il devenu sec tout à coup? » Pierre, qui se souvint de ce qui était arrivé le jour précédent, lui dit : « Maître, voilà le figuier[2] que vous avez maudit, qui est devenu sec. » Jésus ne jugea pas à propos de leur en expliquer alors le mystère. Il se contenta de rappeler à ce sujet quelques-uns des enseignements qu'il leur avait déjà donnés sur la foi et sur la prière. « Ayez, leur répondit-

[1] Cette malédiction tombait sur la synagogue dont toute la religion consistait en cérémonies et en paroles, figurées par les feuilles, tandis qu'elle était stérile en fruits qui sont les œuvres de justice et de charité.

[2] J'ai vu l'impie exalté et élevant sa tête comme les cèdres du Liban. J'ai passé et il n'était plus. *Ps.* 36. Ainsi, voit-on le pécheur fortuné passer du sein de la gloire et des plaisirs dans les ombres et les horreurs du tombeau. Ceux qui réfléchissent sur les jugements du Seigneur disent alors comme saint Pierre : Voilà le figuier que vous avez maudit, qui est devenu sec.

« il, confiance en Dieu. Je vous le dis en vérité, si vous avez de la foi et que vous ne chanceliez « point, non-seulement vous ferez ce que je viens de faire au figuier, mais quiconque dira à « cette montagne : Otez-vous de là et jetez-vous dans la mer; qui ne chancèlera point en lui- « même, mais croira que tout ce qu'il dit va se faire, cela se fera en sa faveur. C'est pourquoi je « vous le dis : Tout ce que vous demanderez dans vos prières, croyez que vous le recevrez, et « vous l'aurez en effet. Et lorsque vous vous mettrez à prier, si vous avez quelque chose contre « quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans le ciel vous pardonne aussi vos « péchés. Que si vous ne pardonnez point, votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera « point non plus vos péchés. »

Méditez, lecteurs, ces divins préceptes du Christ, et rappelez-vous ces simples et belles paroles de l'*Imitation de Jésus-Christ :*

« Quand Jésus est présent, tout est bon, et rien ne paraît difficile; mais quand Jésus est absent, tout est pénible. Quand Jésus ne parle pas au cœur, toute consolation est insipide; mais si Jésus dit seulement une parole, on ressent une grande consolation : Marie-Madeleine ne se leva-t-elle pas du lieu où elle pleurait, dès que Marthe lui eut dit : *Le Maître est ici, et il vous appelle!* L'heureux moment, où Jésus fait passer des larmes à la joie de l'esprit !....

« ..... Que peut vous procurer le monde sans Jésus? Être sans Jésus, c'est un enfer insupportable; être avec Jésus, c'est un paradis délicieux. Si Jésus est avec vous, aucun ennemi ne pourra vous nuire. Qui trouve Jésus, trouve un précieux trésor, ou plutôt un bien qui est au-dessus de tous les biens; et qui perd Jésus, perd infiniment et plus que s'il perdait le monde entier. Qui est sans Jésus, est dans la dernière pauvreté; et qui est bien avec Jésus, est souverainement riche! »

[1] O mon Christ adoré, cher soutien de ma foi,
Comme tout est profane et vide loin de toi!
C'est que tout est malheur sans ta miséricorde,
Sans le divin pardon que ton amour accorde.
Aussi pour l'implorer je viens, je viens, Seigneur,
Au pied de l'humble croix déposer tout mon cœur :
Comme un faible tribut, je viens t'offrir mes larmes :
A les répandre en toi je retrouve des charmes.
O doux signe de paix de la rédemption,
Je viens chercher en toi ma consolation.

[1] Extrait de *Fleurs et Prières*, par madame C. Laravne.

Hélas! quand tout m'oublie et que tout m'abandonne,
Je te retrouve à l'heure où je n'ai plus personne.
Je t'en supplie, ô Christ, éclaire ici mes pas,
Soutiens-moi dans le temps, couronne mes combats.
Le cœur n'est ici-bas qu'un roseau bien fragile
S'il n'a pour s'appuyer l'arbre de l'Évangile.
O Sauveur d'Israël, toi qui souffris pour nous,
Seule sous tes regards, j'embrasse tes genoux;
Je n'ai de vrai bonheur que dans ma solitude,
Quand tu deviens l'objet de ma béatitude.
Oui, seule, sous ta croix j'aime à me reposer;
Mon esprit et mon cœur viennent s'y désarmer.
De ton amour, ô Christ, fais-moi porter la chaîne.
Toi qui cherches l'agneau s'égarant dans la plaine,
Pasteur plein de bonté, maître que je chéris,
Ah! ramène au bercail l'imprudente brebis.
De ta suprême loi qu'une vive étincelle
Vienne embraser mon cœur, qui se trouble et chancelle,
Et que bientôt au ciel, par ta grâce emporté,
Il te loue à jamais dans ton éternité!


Digitized by Google



LE SANCTUAIRE

Louis XVI écrivait dans son immortel testament, daté de la tour du Temple, 25 décembre 1792 : « Je recommande à mon fils, s'il avait le malheur de devenir roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de son peuple; qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, et nommément ce qui a rapport aux malheurs et aux chagrins que j'éprouve; qu'il ne peut faire le bonheur de ses sujets qu'en régnant suivant les lois; mais en même temps qu'un roi ne peut les faire respecter et faire le bien qui est dans son cœur qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire. »

« Un prince [1], fortement persuadé qu'il est chargé de représenter dans sa conduite celle de Dieu même, a pénétré tout le fond de cette importante vérité, qu'il est le ministre de Dieu, et il a compris qu'il est envoyé vers les hommes pour le rendre visible dans sa personne; que c'est sur lui que Dieu se décharge des soins extérieurs et connus de sa providence, qu'il lui fait part de sa majesté et de sa puissance pour le mettre en état de le représenter aux yeux du peuple, et que c'est sur son trône même qu'il le fait asseoir pour annoncer de là ses ordres, et lui attirer les respects de tout le monde par une conduite qui mérite d'être attribuée à Dieu même, qui veut bien qu'on le connaisse par son lieutenant, et qu'on juge de lui par son ministre. Il sait que le plus auguste caractère de la Divinité est de n'avoir besoin de rien et de ne rien commander que pour l'utilité de ceux qui lui obéissent. Et quoique ce privilége ne puisse être communiqué à la créature, il s'efforce d'imiter le premier trait de la grandeur de Dieu en se proposant de ne régner que pour le besoin des autres, et de n'ordonner que ce qui sera utile à ses sujets. Il ne trouve rien dans son élévation de plus honorable que d'être exposé à la vue de tous les hommes pour leur donner par sa clémence, sa justice, son application à tout bien, quelque légère idée du Dieu invisible qui conduit en secret toutes choses. Il s'estime heureux d'avoir reçu de lui une puissance égale à son zèle pour sa gloire, et il se console des dangers où sa condition l'expose par l'avantage

1. *Institution d'un prince*, par l'abbé Duguet. — Londres, [illegible]

qu'il a de pouvoir obéir à Dieu avec plus d'étendue que tous les particuliers, dont le pouvoir borné ne laisse presque à leur vertu que leurs devoirs. Il comprend que c'est à lui à justifier la Providence, en tirant les faibles de l'oppression, en cherchant le mérite et la vertu dans les ténèbres, où il semble que Dieu les ait cachés.

« ..... La première réflexion quo l'humanité suggère à un prince regarde sa naissance et sa mort. Il est né comme les autres hommes; il mourra comme eux. Il n'a rien apporté en venant au monde; il n'en emportera rien. La faiblesse a commencé sa vie, et sa gloire ne le suivra pas dans le tombeau. Toutes ses distinctions sont renfermées dans l'intervalle entre sa naissance et sa mort. Elles n'étaient point avant l'un de ces termes; elles ne seront plus après l'autre. Le point qu'elles occupent n'est presque rien. Quand elles cesseront, elles seront comme n'ayant jamais été. Dans le temps même qu'elles subsistent, elles sont étrangères : elles ne sont point le prince, elles en sont tout au plus l'habit. Peut-il, sans se tromper, les regarder comme inséparables de sa personne? Et s'il les connait bien, peut-il s'en glorifier?

« Il est né prince et sur le trône; mais qui l'y a mis? S'y trouve-t-il par son choix? A-t-il été consulté sur sa naissance? Son élévation vient-elle de lui? Ignore-t-il qu'une disposition d'événement l'aurait placé dans un autre rang, et que les événements qui l'ont mis où il est ont uniquement dépendu de la Providence, à qui seule il doit et la gloire de la maison où il est né, et celle de l'État qu'il gouverne.

« Il n'a pu se donner aucune qualité naturelle ni pour l'esprit ni pour le corps. On ne saurait y en ajouter aucune. Ni la figure, ni la santé, ni même la taille ne dépendent de lui. Excepté ce qu'il a reçu, il n'a rien. Il est, comme les autres hommes, une indigence universelle. »

Quand un prince considère toutes les vicissitudes attachées à l'existence du pouvoir souverain, il sait qu'il ne doit se confier qu'à Dieu seul, et que c'est près de son divin maître qu'il trouvera force et sagesse dans la prospérité; force et sagesse encore dans l'adversité.

C'est ainsi que la royale famille de Louis XVI, enfermée dans la prison du Temple, donna l'exemple, au sein de son infortune, d'une résignation toute chrétienne. « Que mes enfants, s'écriait Marie-Antoinette à sa sœur, pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer, que les principes et l'exécution exacte des devoirs religieux sont les premiers biens de la vie. »

C'est ainsi que la reine Élisabeth, veuve d'Édouard IV, roi d'Angleterre, disait à l'un de ses fils, le jeune duc d'York, qu'elle conduisait au sanctuaire de Westminster pour le mettre sous la protection des deux archevêques d'York et de Cantorbéry :

« Cher enfant, Dieu seul est le maître des rois, Dieu seul sait si nous nous reverrons encore; prie, mon fils, jusqu'à ton dernier soupir. » Et souriant à travers ses larmes, la reine, voyant son enfant pleurer, cherchait à lui inspirer la force que donnait à son âme désolée une fervente piété.

Mais les jours du jeune prince étaient comptés, ainsi que ceux de son frère aîné, Édouard, prince de Galles, dont il devait partager le lamentable trépas à la Tour de Londres.

Par ordre de leur oncle le duc de Glocester, couronné quelques jours après à York sous le nom de Richard III, sir Jacques Tyrrel, maître des écuries, prit pour vingt-quatre heures

le commandement de la Tour. Dans la nuit, Tyrrel, accompagné de Forest et de Dighton, deux vils assassins, monta l'escalier qui conduisait à la chambre des jeunes princes. Édouard, l'aîné, dormait; et Richard, plus jeune, venait de fermer son livre de prières lorsqu'il entendit du bruit. Prévoyant le danger qui les menaçait : « Ah! mon frère, dit-il, éveillez-vous, car on vient nous tuer! Éveillez-vous, et recommandons notre âme à Dieu! — *Dieu! ma mère!* » Telles furent les dernières paroles de ces pauvres enfants. Étouffés sous les couvertures de leur lit, ils passèrent comme ces beaux lis dont les tiges sont brisées par les vents d'automne.

Shakspeare a décrit, dans son drame de *Richard III*, d'une manière aussi poétique que touchante, cette fin lamentable :

O thus, quoth Dighton, lay the gentle babes. . . .

« C'est ainsi, me disait Dighton, qu'étaient couchés ces aimables enfants..... Ils se te- « naient, disait Forest, l'un l'autre, entourés de leurs bras innocents et blancs comme l'al- « bâtre..... Un livre de prière était posé sur leur chevet : cette vue, dit Forest, a, pendant « un moment, presque changé mon âme; mais, oh! le démon! — Le scélérat s'est arrêté à ce mot. »

La dernière pensée des enfants d'Édouard avait été pour Dieu et pour leur mère.

Témoignage suprême rendu par ces deux pauvres innocents de leur foi chrétienne.

Et c'est ainsi que doit toujours penser et agir un prince solidement chrétien. Il doit s'acquitter avec fidélité de ce qu'il doit à l'État qu'il gouverne. Mais il est soutenu dans ses devoirs par une vue bien supérieure à celle de l'exercice temporel de sa puissance. Il sait qu'il est exilé, quoiqu'il soit roi, et que c'est même son royaume qui est son exil. Il bâtit, mais comme dans une terre étrangère. Il y commande, mais comme ne devant commander qu'un jour. Il y règne, mais comme désirant continuellement l'établissement d'un autre royaume dont la vérité est le roi, dont la charité est la loi, dont l'éternité est la durée.

« Les empereurs chrétiens, dit saint Augustin, ne nous paraissent pas heureux pour avoir régné longtemps, ni pour avoir laissé l'empire à leurs enfants après une mort paisible, ni pour avoir dompté ou les ennemis de l'État ou les rebelles. Ces sortes de biens que Dieu accorde aux hommes dans cette vie malheureuse, où pour leur faire sentir sa libéralité ou pour leur servir de consolation dans leurs misères, ont été accordés même aux idolâtres. Nous ne les estimons pas heureux pour des choses qui leur sont communes avec les ennemis de Dieu.

« Mais nous les regardons comme véritablement heureux s'ils gouvernent avec justice les peuples qui leur sont soumis; si les louanges mêlées de flatteries et les respects excessifs qu'on leur rend ne leur enflent pas le cœur et s'ils se souviennent toujours qu'ils sont hommes; s'ils font servir leur puissance à étendre le culte de Dieu et à faire révérer sa majesté infinie; s'ils craignent Dieu, s'ils l'adorent; s'ils préfèrent au royaume où ils sont seuls maîtres celui où ils ne craignent point d'avoir des égaux; s'ils sont lents à punir et prompts au contraire à pardonner; s'ils exercent la vengeance publique, non pour satisfaire leur haine, mais pour le bien de l'État, qui a

besoin nécessairement de cette sévérité; s'ils no pardonnent que dans le dessein qu'on se corrigo et non pour autoriser le mal par l'impunité; s'ils aiment mieux régner sur eux-mêmes et réprimer leurs passions que d'assujettir les nations les plus fières; s'ils sont portés à faire tout cela, non par le désir d'une vaine gluire, mais par l'amour d'uno félicité éternelle, et s'ils offrent sans cesse à Dieu, pour expier leurs péchés, le sacrifico de l'humilité, do l'aumône et de la prière. »

Dans son ode 6e, tirée du psaume LXXI, J.-B. Rousseau trace ainsi les devoirs d'un roi Nous ne pouvons mieux compléter les citations qui précèdent sur l'exercice du pouvoir souvorain.

VÉRITABLE GRANDEUR DES ROIS.

O Dieu qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre justice.
Inspirez à ce jeune roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité
Qui, de la fausse vraisemblance,
Sait discerner la vérité

Que par des jugements sevères
Sa voix assure l'innocent;
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les misères;
Que jamais le mensonge obscur,
Des pas de l'homme libre et pur,
N'ose à ses yeux souiller la trace;
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble et vertueux

Ainsi, du plus haut des montagnes,
La paix et tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux
Viendront arroser nos campagnes.
Son règne, à ses peuples chéris,
Sera ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau que le ciel leur envoie.
Et tant que luira le soleil,
L'homme, plein d'une sainte joie,
Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'asile
De l'orphelin persécuté;
Son équitable austérité
Soutiendra le faible pupille.
Le pauvre, sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage;
Et le champ qu'il aura semé
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons, verses avec justice,
Du pâle calomniateur
Ni du servile adulateur
Ne nourriront point l'avarice;
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle désintéressé,
Seul digne de sa *confidence*,
Fera renaître pour jamais

Les délices et l'abondance
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée,
Répandue au delà des mers.
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée;
Ses ennemis, humiliés,
Mettront leur orgueil à ses *piés;*
Et, des plus éloignés rivages,
Les rois, frappés de sa grandeur,
Viendront, par de riches hommages,
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois;
C'est de la sainteté des lois
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré
Et des eaux du siècle enivré
N'ose paraître en sa présence;
Mais l'humble ressent son appui,
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

Qu'il vive, et que dans leur mémoire
Les rois lui dressent des autels!
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monuments de sa gloire!
Et vous, ô Maître des humains,
Qui, de vos bienfaisantes mains,
Formez les monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'univers,
Et daignez chasser les ténèbres
Dont nos faibles yeux sont couverts.

De ses triomphantes années
Le temps respectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux, par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Libye;
La mer enrichira ses ports,
Et pour lui l'heureuse Arabie
Épuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne autrefois arbrisseau,
Égaler le plus haut rameau
Du cèdre caché dans la nue.
Tel, croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe,
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marais.

LE MARIAGE DE LA VIERGE

Joseph demeurait à Nazareth, petite ville de la basse Galilée. Il était de la tribu de Juda et de la famille royale qui avait régné depuis David jusqu'à la captivité de Babylone. Mais la noblesse de sa race n'étant point soutenue par les biens temporels ni par rien qui pût le relever devant les hommes, il gagnait sa vie par le travail de ses mains. La Providence, qui l'avait choisi pour être l'époux de Marie, le tuteur et le père nourricier du Sauveur, voulut qu'il fût du sang royal, parce que Jésus devait naître de la race de David, et en même temps qu'il fût pauvre, parce que le Seigneur avait résolu de naître dans l'obscurité d'une étable et de passer sa vie dans la pauvreté. L'Évangile exprime en un mot toutes les qualités de Joseph en disant qu'il était juste.

Tel fut celui que Dieu voulut donner pour époux à Marie lorsqu'il eut choisi celle-ci pour être la mère de son Fils; mais, dit Gerson, ce ne furent pas tant deux époux qui contractèrent une union qu'une virginité qui s'allia avec une autre virginité; car ils avaient résolu de vivre tous les deux dans la continence: ce qui n'empêche point, ajoute saint Augustin, que ce ne fût un véritable mariage, puisque c'est le consentement des parties et l'union des cœurs qui fait le mariage. Joseph ne connut pas d'abord quelle était la prérogative de celle qu'il avait prise pour femme, et si Dieu ne lui découvrit que plus tard l'ineffable mystère de l'incarnation, c'était afin que le doute de ce saint homme devînt une preuve plus sensible de la miraculeuse conception du Sauveur et de la virginité de Marie.

L'humble condition de Joseph n'est-elle pas la glorification divine du travail? En effet, il n'y a rien dans l'ordre des choses humaines de plus nécessaire, de plus décisif et de plus fécond que ce que nous désignons par ce mot LE TRAVAIL.





Ainsi que l'a dit un de nos plus éloquents prédicateurs [1], le Père Félix, comprendre et pratiquer jeune encore la grande loi du travail selon le cours ordinaire des choses, c'est décider l'avenir et fixer sa destinée; c'est assurer dans ses premiers jours la fécondité de tous ses jours; c'est ouvrir dans la vie qui commence les sources profondes et larges d'où sortent les grandes choses, dont l'éclat doit rejaillir sur la vie tout entière.

La paresse, au contraire, verse sur l'homme des maux incalculables. Elle blesse son enfance, elle flétrit sa jeunesse, elle brise sa virilité, elle attache à toutes ses puissances le déshonneur de sa stérilité. C'est que le travail est sur la terre la suprême fonction de l'homme, et toute sa vie dépend de la manière dont il sait l'accomplir.

Et cependant, quand on suit d'un œil attentif le mouvement des choses et l'agitation du monde, rien n'apparaît dans l'humanité moins apprécié et moins compris que le travail. La vie des hommes, enchaînée au travail, se révèle partout comme une fuite du travail; et l'on dirait que l'on ne consent à l'embrasser que pour mieux arriver à se débarrasser de lui.

L'enfant, incliné à la paresse, éprouve pour le travail une répulsion native. Il s'y soumet au collége, mais comme à un joug que la nécessité impose à sa jeunesse. Tout au plus il l'accepte comme un âpre instrument destiné à lui ouvrir les portes de la science, qui elle-même, plus tard, lui ouvrira l'avenir. Il voit dans le travail une condition de savoir, non un élément d'éducation; il travaille pour devenir savant, non pour devenir un homme; le travail n'est pour lui ni une formation ni une fonction de la vie. Et souvent, par delà les jours laborieux des épreuves littéraires ou scientifiques, le jeune homme entrevoit de longs jours inoccupés où le *rien-faire* lui apparaît comme un idéal de la félicité.

Et en ceci, l'erreur des jeunes gens n'est pas autre que l'erreur des hommes faits. Presque nulle part, même dans l'âge mûr, on ne rencontre le travail accompli comme une fonction. On fait du travail un moyen de profit et un ressort de fortune : où sont ceux qui en font un moyen de perfection et un ressort de vertu? On travaille pour s'élever, on travaille pour jouir, on ne travaille pas pour devenir meilleur en faisant son devoir. Pour la très-grande majorité des hommes, le travail n'est qu'une préparation de loisir; c'est un effort pour arriver à ne plus travailler : on se fatigue et on s'agite dix ans pour se reposer, j'allais dire, pour s'ennuyer vingt ans; si bien que l'agitation et la fatigue humaine n'est qu'une conspiration contre le travail, où le travail se trahit et conspire contre lui-même.

« Que ne m'est-il donné d'évoquer ici, devant vous, s'écrie plus loin le Père Félix, dans un magnifique mouvement d'inspiration, tous ces grands hommes qui ont fait violence à la gloire et conquis l'immortalité. Tous vous apparaîtraient dans une splendeur austère, montrant, marqué sur leurs chefs-d'œuvre comme sur leur propre front, le signe authentique d'un travail douloureux.

1. *Le Travail, loi de la vie et de l'éducation*, discours prononcé à la distribution des prix du Collége Saint-François-Xavier à Vannes, le 18 août 1856, par le R. P. Félix, prédicateur des conférences de Notre-Dame.

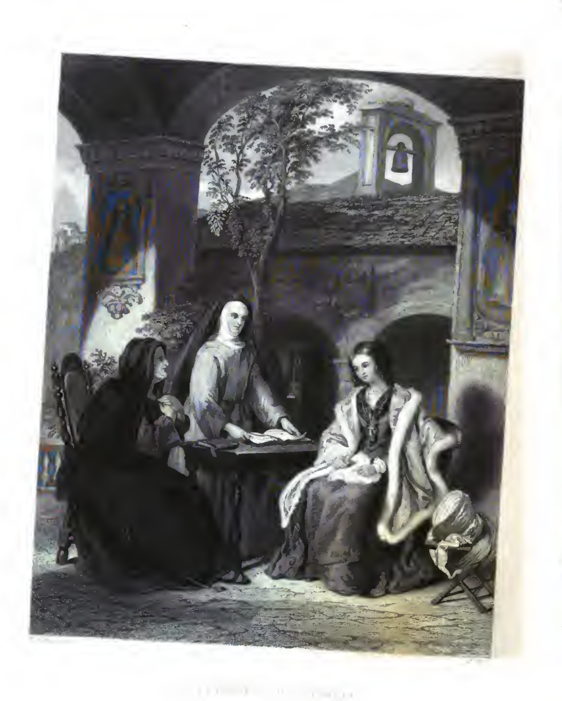
« Vous verriez l'immortel honneur de l'éloquence antique, Démosthènes, luttant avec une énergie persévérante et des efforts prodigieux contre les obstacles d'une nature rebelle aux triomphes de la parole; Démosthènes, préparant, dans un silence fécond, ces foudres d'éloquence, qui allaient éclater sur la tête de Philippe, et, d'échos en échos, porter à travers les âges un retentissement qui s'accroît avec les siècles.

« Vous verriez Virgile, dont la poésie harmonieuse, pareille au chant du cygne, séduit les générations émues d'un charme qui ne sait pas tarir; Virgile, à son heure dernière, tenant en main son poëme, prêt à le déchirer, parce que, même après vingt ans d'un travail opiniâtre, il ne le trouvait pas encore assez digne de la postérité ni de lui!

« Vous verriez Bossuet, qu'un auteur a bien nommé la plus grande parole de l'univers; Bossuet, dont le génie sublime et vaste comme le vol de l'aigle semble reculer les limites de l'éloquence humaine; vous le verriez, ce grand homme, dans sa solitude de Meaux, précéder de cinq heures le lever de l'aurore; et là, seul avec son génie et Dieu, dans le commerce du labeur et de la méditation, créant ces chefs-d'œuvre qui montrent dans le souffle de l'inspiration le prodige de l'effort, et jusque dans les reflets du génie les vestiges du travail; laissant douter les observateurs attentifs, si, dans ses créations incomparables, c'est le génie qui a surpassé le travail, ou si c'est le travail qui a surpassé le génie!

« Vous verriez enfin, dans un autre ordre de choses, François Xavier, et, avec lui, tous les apôtres qui se sont fait par le travail et la douleur une paternité féconde, conquérant une âme, comme Christophe Colomb un monde, dans les tribulations de la vie et les angoisses de la mort : ouvriers infatigables qui ne moissonnent dans la joie qu'après avoir semé dans la douleur, et poursuivent, dans les sueurs du corps et les agonies de l'âme, cette œuvre du salut, sortie de la sueur et de l'agonie d'un Dieu!

« Telle nous apparaît dans l'histoire l'humanité réelle; telle je l'ai rencontrée partout et toujours, créant dans le travail et travaillant dans la fatigue. »



MAISON DES OISEAUX

I

LES SERVANTES DU SEIGNEUR.



Le fondateur de la Congrégation de Notre-Dame [1] fut un pauvre curé d'un tout petit village dont bien des gens ignorent le nom; mais ce curé était un saint. Le village s'appelait MATTAINCOURT; on nommait le curé PIERRE FOURIER, plus communément le *bon Père;* pardonnez le rapprochement, tout comme on dit le *bon Dieu*. C'est que le serviteur, fidèle disciple du maître, a PASSÉ, lui aussi, EN FAISANT LE BIEN. L'appellation est restée, et toute la Lorraine dit encore le BON PÈRE quand elle veut parler du bienheureux PÈRE FOURIER.

Pierre Fourier naquit le 31 novembre 1565. Son père, l'un des hommes les plus recommandables de la ville de Mirecourt, en Lorraine (Vosges), était un vrai patriarche, modèle de foi et de vertus antiques Il perdit l'un de ses enfants en bas âge; quatre lui restèrent : une fille et trois fils. Il donna à ceux-ci le nom des apôtres privilégiés de Jésus; on les appela Pierre, Jacques et Jean. En sa qualité d'aîné, Pierre fut destiné à l'autel; et cette fois l'appel de Dieu devait répondre au choix des parents.

Pierre termina ses études avec des succès remarquables à l'université de Pont-à-Mousson; déjà, il avait donné les preuves de cette sublime sainteté à laquelle il devait parvenir un jour, lorsque, par une conduite de la Providence qu'on ne s'expliqua pas d'abord, il entra dans la riche abbaye de Chaumousey, appartenant à l'ordre des chanoines réguliers de saint Augustin, abbaye dégénérée, et où le pieux novice eut à subir les plus rudes épreuves. Un jour il devait lui rendre tout son éclat, et ce fut là un de ses titres à la reconnaissance et à la vénération des fidèles qui devaient l'honorer sous le titre de RÉFORMATEUR DE L'ORDRE CANONIQUE.

1. *Souvenirs de la Congrégation de Notre-Dame*, vies de plusieurs jeunes élèves de la Maison dite des *Oiseaux*.

A l'âge de trente-trois ans plusieurs cures lui furent offertes; il choisit celle de Mattaincourt, par cette seule raison que là devaient l'attendre labeur et pauvreté sans espoir, sans considération humaine. La riche bourgade avait reçu le nom de *Petite-Genève*, et le justifiait : croyances et mœurs, tout avait péri dans Mattaincourt. Fourier, par ses exemples, par ses travaux, par sa douce fermeté, en fit un séjour de saints. Il vécut ainsi pendant trente-cinq ans à Mattaincourt comme un père au milieu de ses enfants.

Mais ce n'est pas assez du bien que Fourier fait par lui-même, sa pensée embrasse l'avenir : les difficultés qu'il a eu à vaincre, on peut les épargner aux générations futures. Il n'y voit qu'un moyen : fonder deux ordres religieux, voués à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Ses essais échouèrent pour les garçons; l'œuvre devait être accomplie quatre-vingt-trois ans plus tard par M. de la Salle, dans l'Institut des Écoles chrétiennes.

Son zèle fut couronné du plus heureux succès pour les filles. Il trouva dans la vénérable Alix Leclerc une âme bénie de Dieu, dont la vie angélique, l'austère pénitence et l'ardente charité rappellent les Thérèse et les Catherine de Sienne. Il en fit la fondatrice de l'ordre qu'il méditait. Ce fut au pied de la crèche du Sauveur, dans la nuit de Noël 1597, qu'Alix et ses quatre premières coopératrices déposèrent les livrées du monde et se vouèrent à Dieu. « Depuis, la Congrégation de Notre-Dame a toujours regardé la nuit de Noël comme l'époque de sa naissance, la Vierge Marie comme sa mère et la crèche du Sauveur comme son berceau (Bedel). » Aux trois vœux de la religion, le nouvel institut devait en ajouter un quatrième qui le consacrait à l'éducation des jeunes filles. Ses soins devaient être acquis d'abord aux premiers appelés à la suite du divin Maître : les pauvres; après eux, ils appartenaient aux riches. Aussi toutes les maisons de la Congrégation de Notre-Dame, fidèles à la pensée de leur père, ont-elles toujours regardé comme la vraie bénédiction du ciel l'affluence des enfants dans leurs classes gratuites. Partout aujourd'hui, comme à l'origine de l'ordre, le nombre de ces enfants dépasse celui des élèves de leurs pensionnats.

Une règle admirable de sagesse, de pensée et d'expression, fut l'objet des méditations de Fourier, le sujet de ses jeûnes, de ses macérations, de ses ardentes prières pendant quarante années. Le pape Innocent X approuva ses constitutions, en 1646, six ans après la mort du bon père, car cet important travail avait occupé Fourier jusqu'à ses derniers jours. Mais de son vivant, il avait eu la joie de voir le vicaire de Jésus-Christ, Urbain VIII, approuver et la réforme des chanoines réguliers, accomplie avec tant de bonheur par ses soins, et le nouvel ordre de religieuses. La bulle, en date du 8 août 1628, donnait à celles-ci le titre de *Chanoinesses régulières de saint Augustin* de la Congrégation de Notre-Dame; elle approuvait l'émission d'un quatrième vœu solennel pour l'éducation des jeunes filles tant externes qu'internes.

La mère Alix s'employa avec un zèle infatigable à l'établissement du nouvel institut, et déjà elle le voyait florissant au delà de toutes les espérances quand le Seigneur, content de ses travaux, la rappela à lui. Elle avait vécu de la vie des saints; elle eut la mort des saints dans son monastère de Nancy, le 9 janvier 1622, à l'âge de quarante-six ans.

Les princesses de Lorraine vénéraient la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame comme

une sainte. Elles l'avaient assistée à ses derniers moments, elles lui avaient fait faire, dans la ville de Nancy, les obsèques réservées à la famille ducale. Les miracles qui se multipliaient par l'intercession de la mère Alix avaient inspiré au duc de Lorraine, le bon Henri II, le dessein de travailler à la béatification de cette grande servante de Dieu, quand les troubles et les malheurs de toutes sortes qui vinrent fondre sur le pays interrompirent ce pieux projet.

Quant au bon père Fourier, il survécut dix-huit ans à la vénérable mère Alix. Comme elle, chéri et vénéré des princes de Lorraine, ses souverains, il devait partager leur disgrâce à l'époque de la guerre avec la France. Après avoir épuisé toutes les misères de l'exil, il mourut, à Gray, à la suite d'une fièvre d'épuisement, le 11 décembre 1640, âgé de soixante-quinze ans et dix mois. Seize ans seulement après sa mort, les prodiges opérés à son tombeau firent commencer les démarches pour sa béatification, qui eut enfin lieu sous Benoit XIII, le 10 janvier 1730. Le procès de sa canonisation est aujourd'hui pendant à Rome[1].

Sans rappeler ici les actes de toutes ces pieuses et saintes femmes qui forment l'auréole du bon père Fourier, et accomplirent avec tant d'abnégation et de dévouement la mission qu'il leur avait donnée, nous empruntons à une notice écrite par un illustre auteur, et publiée dans un livre intéressant : *Les Femmes pieuses de la France*, par Mme la comtesse Drohojowska, quelques détails sur la vie de la mère Marie-Euphrasie, première supérieure du couvent de la Congrégation de Notre-Dame connu sous le nom de Maison des Oiseaux.

Admise au monastère de l'Assomption en 1792, à l'âge de seize ans, la tourmente révolutionnaire l'en fit sortir avant qu'elle eût prononcé ses vœux. Bientôt arrêtée comme suspecte, et qui ne l'était pas alors? elle fut conduite à la fatale prison des Carmes.

..... — C'était dès le point du jour, à la fin d'une des courtes nuits du mois de thermidor, comme on disait alors; elle cheminait avec d'autres victimes entre deux rangs de soldats, tout humble, sans être effrayée, marchant la dernière, les yeux baissés : quand tout à coup elle est tirée hors d'elle-même par une pieuse psalmodie retentissant au milieu du silence de cette heure de solitude. Il passait une charrette chargée de douze ou quinze religieuses Carmélites, arrachées d'un couvent de Compiègne, jetées au tribunal révolutionnaire et de là au bourreau. Elles étaient menées à la place fatale où avaient péri un roi, une reine, tant de saints prêtres, tant de bons citoyens, tant de pieuses femmes. Elles étaient résignées, elles faisaient leur œuvre; elles disaient l'office du jour, elles le psalmodiaient lentement; elles avaient le temps de l'achever avant de mourir. Comme cette charrette de condamnées s'avançait le long de la troupe qu'on conduisait aux Carmes, l'une d'elles regardant Marie-Euphrasie, qui levait vers elle des yeux pleins de larmes, se penche et lui donne le Diurnal dont elle se servait pour réciter l'office.

La jeune religieuse reçut avec une inexprimable émotion cette précieuse relique qui semblait

1. Pour plus amples détails, voir la *Vie du bienheureux Pierre Fourier*, petit in-18, par M. Ed. de Bazelaire. — *La même*, in-4°, par S. Chapia, et le panégyrique prononcé à l'époque de la consécration de l'église de Mattaincourt, par le R. P. Lacordaire, le 7 juillet 1853, fête du bienheureux P. Fourier.

lui venir là comme un encouragement au martyre. Elle la prit, la baisa avec affection, la serra contre son cœur; puis, enhardie, élevée au-dessus d'elle-même par une confiance toute chrétienne :

« Messieurs, mesdames, » dit-elle à la foule dont elle faisait partie, et qu'elle suivait à la prison des Carmes, « je crois qu'il est grand temps pour nous de commencer les prières *des agonisants.* » Et, sûre d'être obéie, elle les entonne aussitôt et tout le monde l'imite, subjugué par l'ascendant de cette âme intrépide; et on arrive ainsi, comme au pied de l'échafaud, jusqu'à la porte de la prison qui s'ouvre et se referme sur cette foule. Le massacre ne recommença pas; mais on en avait, pour ainsi dire, senti d'avance l'horreur. Cette jeune fille avait montré, sans le savoir, dans cette terrible épreuve, ce que son âme renfermait de force et d'empire sur les autres.

Rendue à la liberté, Marie-Euphrasie, qui conservait toujours le désir de se consacrer à Dieu, s'associa aux débris de l'une des maisons de la Congrégation de Notre-Dame, et y prononça enfin ses vœux. Ce qui survivait des sœurs de cette Congrégation, à cause de la rigueur des temps, ne portait pas l'habit, n'observait pas la clôture, et se présentait seulement comme de simples institutrices, sur lesquelles la religion avait mis ce sceau de scrupule et de foi qui sanctifie l'enseignement.

Malgré cette précaution, la pieuse réunion ne put continuer impunément son paisible travail. Forcées de se séparer de nouveau, les sœurs cherchèrent différents asiles. Marie-Euphrasie trouva une retraite dans la famille d'une jeune personne qu'elle avait eue pour élève. Avec cette seule auxiliaire, elle fonda un petit pensionnat rue Saint-Jacques.

Dans cette situation, la pieuse Euphrasie se considérait comme appartenant toujours à la Congrégation dispersée de Notre-Dame; mais, dans son humilité, elle ne se croyait ni le droit ni la force de régir une des fractions de cette œuvre, et de la reconstituer pour ainsi dire.

Elle travaillait comme un ouvrier fidèle qui apportait sa pierre, mais ne pouvait rebâtir le temple. De pieux ecclésiastiques non-seulement l'exhortèrent à oser davantage, mais lui en firent une obligation de conscience, en l'engageant à se confier en Dieu et à se soumettre à la direction de ses supérieurs.

Marie-Euphrasie réunit donc quelques novices qui devinrent, sous l'application de la règle primitive, la représentation fidèle de l'institut. Ainsi se reforma la Congrégation de Notre-Dame et cette parole de l'Écriture, qui dit : « *L'iniquité a menti à elle-même,* fut vérifiée; car l'institut qu'on avait voulu détruire se trouva multiplié [1]. »

1 Il y a en France aujourd'hui vingt maisons de ces religieuses de la *Congrégation de Notre-Dame* si admirables à voir, sous les arceaux du cloître, entourées des jeunes personnes qu'elles forment pour la famille et la société, plus admirables encore dans les écoles extérieures au milieu des enfants pauvres dont elles savent faire des filles vertueuses, des femmes et des mères chrétiennes. Dans le Canada, il s'est formé une sorte de tiers-ordre sous le titre de FILLES SÉCULIÈRES DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME. Cette florissante société compte aujourd'hui, dans ce pays, quarante maisons et élève plus de six mille enfants.

A Paris, trois maisons : l'Abbaye-aux-Bois, les Oiseaux, le couvent du Roule. Dans les départements, Versailles, Étampes, Moulins, Caudebec, Honfleur, Orbec, Carentan, Valognes, Saint Pierre-Église, Cateau-Cambrésis, Reims, Châlons-sur-Marne, Verdun, Lunéville, Molsheim, Strasbourg, Mattaincourt. — A l'étranger, sept maisons : Offenbourg, Rastadt, Essen, Paderborn, Trèves, Luxembourg, Presbourg.



Après cinq ans de séjour au cloître Saint-Benoît, Marie-Euphrasie transféra son nouvel institut dans une maison bien aérée, rue des Bernardins. Mais, en 1818, cette maison toute vaste qu'elle était, ne pouvant plus suffire au nombre des élèves ainsi qu'aux classes gratuites, la digne supérieure choisit, après beaucoup de soins pénibles, rue de Sèvres, une habitation qui réunissait l'avantage de vastes bâtiments, de jardins spacieux et toutes les conditions d'une sûre et paisible retraite : *la maison dite des Oiseaux.*

C'est là que mère Euphrasie, minée depuis longtemps par la souffrance, s'endormit dans le Seigneur, à l'âge de quarante-quatre ans et demi. Agenouillées au pied de son lit, toutes ses filles lui demandaient cette bénédiction qui semble si sainte quand elle sort du milieu de souffrances héroïquement supportées et qu'elle est scellée par une pieuse mort. Elle obéit à ce dernier vœu, puis, entendant le son qui annonçait l'heure de l'office divin : « Mes enfants, dit-elle, séparons-nous ; ne nous attendrissons pas trop, j'ai besoin de toutes mes forces pour vous quitter, et pour que ma pensée soit tout entière à Dieu que vous implorez pour moi. »

Ainsi s'éteignit cette pieuse et bonne mère. Dans son double caractère de supérieure d'un monastère et de chef d'un établissement d'instruction, Marie-Euphrasie montra toutes les vertus, tous les talents qui commandent le zèle persévérant du bien et en rendent la pratique facile par l'exemple. Active, ferme, autant que douce et modérée, nulle n'exerça jamais plus d'ascendant sur les âmes, ne se fit plus respecter de celles qui étaient ses sœurs par l'âge, et plus chérir de la jeunesse et de l'enfance. Cette appréciation de l'éminent écrivain, dont nous avons cité déjà quelques fragments, peut s'appliquer également en tous points à la pieuse mère Sophie qui succéda, bien jeune encore, en 1819, à Marie-Euphrasie dans la direction de la maison.

Cette fondation nouvelle, établie aujourd'hui sous la règle du pauvre curé de Mattaincourt, ne tarda pas à prendre un accroissement extraordinaire. Le COUVENT DES OISEAUX compte plus de cent religieuses et deux cents élèves, non compris la division des jeunes enfants, transportée sous les délicieux ombrages de la villa d'Issy. Les orphelines du choléra, les classes gratuites, la plus chère et la plus nombreuse portion de leur héritage, viennent encore réclamer la sollicitude et les travaux des filles du bienheureux Pierre Fourier.

II

LA VISITE AU COUVENT.

Métamorphosé en prison pendant la Terreur, l'hôtel de M. de Mory, situé rue de Sèvres, n° 86, au coin du boulevard des Invalides, reçut ensuite les élèves de l'École polytechnique et, plus tard, d'Hôpital militaire, devint pensionnat de demoiselles. Or, avant de passer par toutes ces phases diverses, dit l'auteur des *Souvenirs de la Congrégation de Notre-Dame*, cette demeure avait reçu déjà la singulière dénomination D'HÔTEL DES OISEAUX. Le pourquoi, le voici : Le propriétaire

avait établi dans son jardin d'immenses volières qu'il entretenait à grands frais. Son peuple ailé, appelé de tous les points du globe, royalement entretenu, divertissait fort innocemment les allants et venants, grâce à la grille à jour, aujourd'hui murée, qui permettait de plonger à l'aise dans son enclos; son habitation fut appelée L'HÔTEL DES OISEAUX. On oublia vite le nom du premier occupant, on ne garda mémoire que de ses oiseaux. Et bon gré, mal gré, quand vinrent s'établir là de graves religieuses, elles furent baptisées du même nom; on les appela les *Religieuses des Oiseaux*. Ce nom est devenu si cher à tant de cœurs, il a fait une telle fortune, qu'il demeurera à tout jamais, on a lieu de le croire, le nom de ce saint asile, école de toutes les vertus, séjour de paix et de prière.

..... — La porte de la maison s'est ouverte devant nous; comment manifester l'impression que nous avons reçue pendant une visite de plus de deux heures, lorsque nous n'avons que si peu d'espace laissé à notre plume. Nous allons essayer de dire beaucoup en peu de mots, à l'exemple du livre d'honneur des enfants de *Maman Sophie*, car maman est le doux nom donné à la mère supérieure.

LE PARLOIR.

Ici deux cents oiseaux babillent, gazouillent joyeusement sur tous les tons, lorsque les jeudis et dimanches, de une heure à trois, viennent les visiter leurs parents. Sur les murs sont appendus les trophées éclatants de toute la jeune famille : aquarelles, pastels, dessins, plans, cartes géographiques, etc., etc.; puis apparaît le tableau d'honneur qui porte inscrits les noms des plus dignes. HONNEUR ET GLOIRE A DIEU SEUL est l'exergue du tableau. Que cette religieuse pensée accompagne toujours le succès!

Du réfectoire, des salles de classes, d'étude et de récréation, nous ne dirons rien qu'un mot, qu'un seul! Partout apparait la sainte image de Dieu, sous la bénédiction duquel ce modèle d'ordre et de travail s'est accompli! La bibliothèque est remarquable par le choix des auteurs, la collection des estampes et les atlas géographiques; le cabinet d'histoire naturelle offre tous les échantillons, tous les spécimens de minéralogie et de zoologie propres à perfectionner l'enseignement. Nous avons visité à Paris, à Londres, à Édimbourg, à la Haye les grands établissements d'instruction publique, nous n'avons jamais rien vu de comparable pour l'arrangement, la méthode et la simplicité à cette longue file de salles qui ont chacune pour gardien une religieuse, toute pénétrée de ses attributions.

LE JARDIN.

Quels magnifiques ombrages, quelle vaste pelouse! tout ce cercle de verdure est le théâtre des jeux innocents auxquels se livrent, pendant la récréation, jeunes élèves et religieuses! On a bien

travaillé, on a bien fait honneur au repas quotidien, on a bien prié et remercié Dieu de toutes les grâces de la journée! c'est le moment de rire, de courir, de sauter! Et quels rires! quelles courses! quelles danses!

« Oh! les douces heures, s'écrie l'un de nos plus grands écrivains religieux, M. Louis Veuillot, « qui se dépensent là sans soucis de l'avenir! Là, vraiment, on retient captive dans ses mains « l'eau fuyante qui s'appelle le bonheur!!! »

. ... Passons doucement, et inclinons-nous devant cette grotte rustique au fond de laquelle se voit une image de saint Joseph..... Gravissons bien vite maintenant cette allée solitaire terminée par une statue du *Sauveur sur la croix*. Les jeux ne s'égarent pas jusqu'ici. Le silence y règne; c'est là que les religieuses viennent méditer.

.... Nous pensions visiter un jardin et nous parcourons un village Voici maintenant la ferme avec ses fenêtres rustiques, ses poules qui gloussent, son étable où ruminent gravement de belles vaches dont le lait est destiné aux malades.

Mais laissons là la ferme : allons à ce petit bâtiment situé là-bas, au milieu des plates-bandes. C'est la chapelle des *Enfants de Marie*, et une des charmantes choses du pays inconnu que l'on nous permet de parcourir. Les enfants de Marie! On appelle de ce doux nom une petite congrégation formée au sein du pensionnat, dont les élèves seules font partie.....

..... Après Joseph, après Marie, il est encore un nom glorieux que nous devons saluer. Cette statue, due au ciseau d'Etex, qui s'élève sous un pavillon de tilleuls, est celle du bienheureux Pierre Fourier!

Plus loin, on aperçoit la serre, riche de ses camellias en fleur et de ses plantes exotiques; l'orangerie, le jardin botanique; plus loin, le bâtiment réservé aux orphelines du choléra; plus loin encore, les classes des pauvres!

L'ÉGLISE.

Mais ce jardin, comme les jardins des contes de fée, ne finit jamais! il a toujours une place disponible pour la consacrer au bien ou pour honorer Dieu! Dieu! ce grand nom est écrit dans toute sa majesté sur le frontispice de la belle église gothique, dont nous n'entreprendrons pas de décrire l'imposant aspect après M. Veuillot. Il vaut beaucoup mieux indiquer à nos lecteurs les pages charmantes et inspirées par la foi qu'il a écrites à ce sujet, sous ce titre : l'*Église des Oiseaux*. « Cette église, dit-il, bâtie en deux ans par une communauté de femmes, est l'édifice le plus « pieux, le plus complet peut-être, le mieux caractérisé qui se soit élevé depuis que la renais- « sance est venue opprimer l'art religieux. Dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, elle est la première « qui, dans le monde entier, ait été bâtie avec cette destination, car le Sacré-Cœur n'avait en- « core que des chapelles, et l'église placée sous son invocation, à Rome, est un ancien temple « païen dont notre sainte religion s'est emparée. »

En creusant les fondations de l'église, un terrassier trouva (20 mai 1837), entre quatre et cinq

pieds de profondeur, une petite médaille de cuivre en forme de cœur, portant, d'un côté, l'effigie du Sacré-Cœur de Jésus, de l'autre, celle du Cœur de Marie, avec les inscriptions : Cœvr de Jésus — Cœvr de Marie. Sur le Sacré-Cœur même étaient de plus gravées ces paroles : Diev en moy ; sur le Cœur de Marie ces autres : Moy en Diev. Elle fut examinée, et l'on jugea qu'elle devait être de 1650 à 1660.

.....La Mère supérieure et la communauté se plurent à voir dans la découverte de cette médaille une marque de la protection des Sacrés-Cœurs et un présage des grâces qu'ils s'apprêtaient à répandre sur ce lieu, qu'ils semblaient avoir ainsi marqué eux-mêmes pour leur être consacré, et dont N.-S. Jésus-Christ paraissait si bien dire encore : *Mon cœur demeurera ici jusqu'à la consommation des siècles.*

.....— Nous nous sommes agenouillés devant le grand autel en marbre blanc, derrière lequel la statue de Marie semble apparaître dans l'air et la lumière comme une vision! A côté de nous, priait la vénérable mère Sophie; notre cœur battait bien fort de nous trouver si près de ce modèle de vertu et de piété. Aussi, avons-nous remercié Dieu, nous si peu dignes, de l'ineffable grâce qui nous était accordée en ce jour!

En revenant sur nos pas, nous avons admiré la délicieuse galerie en construction qui relie l'hôtel des Oiseaux à la chapelle. C'est un morceau du plus pur treizième siècle exécuté au dix-neuvième, sur les dessins et sous la direction de M. Lassus, l'architecte de la sacristie de Notre-Dame ; son nom en dira plus que tout éloge.

En terminant ces pages bien insuffisantes pour un tel sujet, qu'il nous soit permis de nous associer à la prière qui termine la notice sur l'Église des Oiseaux :

« O mon Dieu! bénissez à jamais cette église, ceux qui en ont conçu la pensée, ceux qui en « ont exécuté les moindres travaux, ceux qui tous les jours prient, ceux qui viendront dans la « suite des temps y prier, et moi qui forme ces vœux et qui raconte ces choses avec un cœur « éternellement plein de l'admiration qu'elles m'ont inspirée! »

Nota. Nous ferons remarquer à nos lecteurs que les gravures qui accompagnent cette livraison reproduisent des scènes qui ne se sont point passées au pensionnat des Oiseaux. (Le costume de la Congrégation de Notre-Dame est entièrement noir : voile, robe et manteau pour les cérémonies. La guimpe seule est blanche.)

La première gravure représente une visite faite à un couvent (17e siècle) : c'est une sœur bien-aimée que vient visiter une dame noble, accompagnée de ses enfants.

La deuxième gravure représente une jeune femme qui vient demander au cloître la paix qu'elle n'a pu trouver dans le monde.



SILENCE

SAINT JEAN-BAPTISTE

Près de sa mère divine
  L'enfant dort,
Et sur son beau front s'incline
  Rayon d'or.

FÊTE DE LA NATIVITÉ

SILENCE, l'enfant Jésus sommeille, silence, dit la Vierge Marie; et Jean-Baptiste, le fils de Zacharie et d'Élisabeth, se tait et élève son âme à Dieu! A mesure que son esprit se fortifie, la main du Seigneur est avec lui. Il se retire tout jeune dans les déserts pour y rester jusqu'au jour où il devait se manifester dans Israël. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup, après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparaître de la maison de son père pour être seul avec Dieu? Loin du commerce des hommes, il n'en avait qu'avec le ciel. « S'il se retire de si bonne heure d'une maison sainte, d'une maison sacerdotale, honorée du don de prophétie et dont il devait être la consolation, c'est pour chercher Dieu, et rompre pour lui tout commerce inutile avec les hommes. » — C'est dans le silence et le repos (*Imitation de Jésus-Christ*, liv. I, chap. XX) que l'âme pieuse fait des progrès et qu'elle apprend les sens cachés de l'Écriture. Elle y trouve des torrents de larmes dont elle se lave et se purifie toutes les nuits, afin de s'approcher avec d'autant plus de familiarité de son Créateur qu'elle vit plus éloignée des troubles du monde.

SILENCE ET PRIÈRE! Telle est la conduite de saint Jean-Baptiste en présence de l'Enfant-Dieu; silence et prière, telle doit être au pied de la Croix l'aspiration de toute âme chrétienne.

Oh! que l'on conserverait une conscience pure si l'on ne cherchait jamais de satisfaction passagère et si l'on pouvait ne s'occuper jamais des affaires du monde! Que l'on goûterait de paix et de tranquillité si l'on ne pensait qu'à son salut, aux choses et aux intérêts de Dieu, et si l'on ne mettait qu'en lui son bonheur et son espérance? Le monde passe, et tout ce qu'aime et désire le monde passe avec lui; ses plaisirs séduisent, ses goûts s'insinuent agréablement; mais, à la fin, ils blessent et donnent la mort.

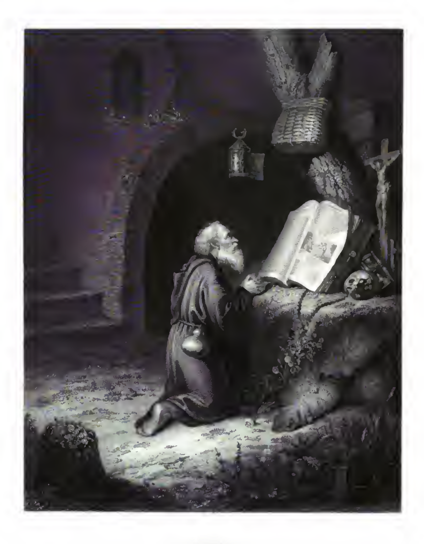
La retraite extérieure ne suffit pas pour contenter un cœur qui se désoccuperait des créatures pour ne s'occuper que de lui-même; il y faut joindre la retraite intérieure qui consiste dans l'esprit de recueillement et d'oraison. Une âme séparée de tous les amusements de ses sens cherche en Dieu et trouve en lui cette pure satisfaction qu'elle ne peut rencontrer dans aucune créature. Un respectueux et fréquent souvenir de la présence de son Dieu applique son esprit; un désir vif et ardent de lui plaire et de se rendre digne de son amour, occupe son cœur. Dans sa chère solitude, elle ne respire que son amour; elle oublie tout pour ne se souvenir que de lui seul.

— Saint Jean, retiré dans le désert, y passa plus de trente ans dans une austère pénitence. Son vêtement était un cilice fait de poil de chameau qu'il tenait serré autour de ses reins avec une ceinture de cuir. Il vivait inconnu au monde, dans l'exercice continuel de la prière et de la méditation des choses saintes. Mais enfin Dieu retira cette lumière des ténèbres qui la cachaient. Celui qui devait préparer la voie au Fils de Dieu reçut du Ciel même un ordre de se manifester au monde. L'an quinzième de l'empire de Tibère, c'est-à-dire vers l'an 30 de Jésus-Christ, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean dans le désert, et il vint sur le Jourdain, aux environs de Jéricho. Il prêchait le baptême de la pénitence et annonçait la venue du Messie. Tout le pays venait à lui, et les peuples, touchés de ses prédications, confessaient leurs péchés et recevaient son baptême.

Pendant que saint Jean baptisait et instruisait ainsi les pécheurs, le Sauveur même des pécheurs, le Juste et le Saint par excellence, Jésus-Christ enfin, voulut aussi être baptisé par lui. Il vint donc pour cela de Nazareth vers le Jourdain, et se présenta pour être baptisé comme les autres. Saint Jean reçut en ce moment une lumière d'en haut qui lui fit connaître que c'était le Messie. Saisi alors de vénération et de respect, il s'excusa de baptiser celui qu'il savait être son Sauveur et son Dieu, et qui venait ôter le péché du monde. Mais il fut obligé de céder à celui qui venait accomplir toute justice, toute humilité : il le baptisa dans le Jourdain.

Jean continua de baptiser jusqu'à son emprisonnement. La cause de sa détention fut la liberté avec laquelle il reprenait Hérode le Tétrarque de tous ses crimes. En l'an 32 de Jésus-Christ, le saint Précurseur fut décapité, et sa tête sanglante devint le prix d'une danse au milieu d'un honteux festin.

12



L'ERMITE

SAINT ANTOINE[1]



N ne peut rien trouver de plus glorieux à Dieu que les victoires et les triomphes de sa grâce dans ces parfaits modèles de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, dans ces admirables solitaires qui ont quitté le monde habité des hommes pour en chercher un nouveau qui avait été jusqu'alors inhabitable et pour y vivre comme Jésus-Christ, non-seulement durant quarante jours, mais durant trente, quarante, soixante et quatre-vingts ans ; qui ont peuplé ce nouveau monde de célestes colonies, qui y ont bâti autant de forteresses contre les puissances de l'Ennemi qu'il y avait de grottes et de cellules d'anachorètes, qui y ont établi autant de villes qu'il y avait de monastères de religieux habitant ensemble.

Quel serait le chrétien assez insensible pour n'être pas touché de respect en considérant cette sagesse ineffable du Très-Haut qui, après avoir lassé et vaincu toute la fureur des tyrans dans les cruelles persécutions qui déchirèrent l'Église jusqu'à la conversion des empereurs à la foi, suscita un nombre immense de solitaires qui donnèrent tant d'éclat à la religion chrétienne par leur vie toute sainte et leurs austérités presque incroyables, qui convertirent une infinité de païens par leur exemple et leurs miracles, comme les martyrs l'avaient fait par leur mort et par leurs souffrances, qui furent eux-mêmes des martyrs de la charité et de la paix de l'Église, comme ceux-là l'avaient été de la foi et de la guerre ; qui s'exposèrent à toutes la rigueur des éléments, comme les autres à celle des hommes; qui élevèrent à Jésus-Christ un trophée aussi glorieux sur la fausse vertu des païens que celui dressé par les martyrs sur la fausse croyance des idolâtres.

Il y avait autant de différence entre ces philosophes chrétiens (c'est ainsi que saint Chrysostôme, Théodoret et les autres Pères grecs les appellent en parlant d'eux) et les Pythagore, les Socrate, les Sénèque et les Épictète, qu'entre l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme, entre l'humilité forte et la faiblesse superbe, entre le véritable triomphe de la grâce divine sur toutes les passions et la fausse victoire de la volonté humaine sur une passion par une autre et sur les vices du corps par ceux de l'esprit.

1 Extrait des *Vies des saints Pères des déserts*, par Arnauld d'Andilly. — DC LIII.

— Plusieurs ent douté, dit l'auteur des *Saints Pères du Désert*, quel a été celui d'entre tous les solitaires qui a commencé d'habiter les déserts Il y en a qui, remontant bien loin jusque dans les siècles passés, veulent que les premiers auteurs d'une si sainte retraite soient le bienheureux Élie et saint Jean-Baptiste, dont l'un semble devoir plutôt être considéré comme un prophète que comme un solitaire, et dont l'autre a commencé de prophétiser avant même que de naître. D'autres assurent, et c'est la commune opinion, que SAINT ANTOINE doit être considéré comme le chef de ce dessein ; ce qui est vrai en partie, puisque encore qu'il n'ait pas été le premier de tous les solitaires qui, en fuyant le monde, ait passé dans le désert, il a été le premier qui, par son exemple, a montré le chemin et excité l'ardeur de tous ceux qui se sont portés à embrasser une vie si sainte.

La patrie d'Antoine fut l'Égypte, où il naquit de parents nobles et riches, et qui, étant chrétiens, l'élevèrent chrétiennement. Quand on le menait à l'église, il ne s'amusait point à badiner comme les autres enfants, et, lorsqu'il fut plus avancé en âge, il ne se laissa nullement emporter à la négligence et à la paresse. Il était très-attentif à la lecture, et conservait dans son cœur le fruit qu'on en pouvait tirer. Il avait une grande obéissance à son père et à sa mère, se contentait de ce qu'on lui donnait et ne désirait rien davantage.

Son père et sa mère étant morts, et l'ayant laissé à l'âge de dix-huit à vingt ans avec une sœur encore fort jeune, il prit le soin qu'il devait d'elle et de sa maison. Mais à peine six mois furent-ils passés, qu'allant, selon sa coutume, avec grande dévotion, à l'église, il entra dans la maison de Dieu au moment où on lisait ces paroles de l'Évangile, adressées par Notre Seigneur à un jeune homme qui était riche : « *Si tu veux être parfait, va, vend tout ce que tu as, donne-le aux pauvres ; viens et me suis, et tu auras un trésor au ciel.* »

Ainsi, Antoine ayant regardé ces paroles comme lui étant envoyées de Dieu et comme n'ayant été lues que pour lui, il retourna soudain à son logis, et distribua à ses voisins, afin qu'ils n'eussent rien à démêler avec lui ni avec sa sœur, tous les héritages qu'il avait de son patrimoine. Quant à ses meubles, il les vendit tous, et, en ayant tiré une somme notable, il donna cet argent aux pauvres, à la réserve de celui qui était nécessaire aux besoins de sa sœur. Puis il quitta sa maison pour embrasser une vie solitaire, veillant sur lui-même et vivant dans une très-grande tempérance. Il n'y avait pas alors en Égypte beaucoup de maisons de solitaires, et nul d'entre eux ne s'était encore avisé de se retirer dans le désert, mais chacun de ceux qui voulaient penser sérieusement à leur salut, demeurait seul en quelque lieu près de son village.

Dans un petit champ, proche d'Antoine, il y avait un bon vieillard qui, dès sa première jeunesse, avait passé toute sa vie en solitude. L'ayant vu et étant touché du louable désir de l'imiter, il commença premièrement à demeurer aussi dans un lieu séparé du village.

Ayant ainsi commencé et fortifiant son esprit de telle sorte, dans le dessein de servir Dieu, qu'il ne se souvenait plus ni de ses parents ni de ses alliés, et ne pensait à autre chose qu'à s'employer de tout son pouvoir pour acquérir la perfection de la vie solitaire; il travaillait désormais, sachant qu'il est écrit : *Que celui qui ne veut point travailler ne mange point ;* et ne retenant que ce qu'il lui fallait pour vivre, il donnait le reste aux pauvres. Il priait très-souvent, parce

qu'il avait appris qu'il fallait sans cesse prier dans son cœur, et il lisait avec tant d'attention que, n'oubliant jamais rien de ce qu'il avait lu, sa mémoire lui servait de livres. Par cette manière de vivre, il se rendait extrêmement aimé de tous. Mais bientôt le démon ne tarda pas à le tenter, pour le détourner de la sainte résolution qu'il avait prise. *Il tournait autour de lui comme un lion rugissant pour trouver quelque occasion de lui nuire* (I, Petr., 5). Mais Antoine mata son corps de plus en plus en augmentant ses austérités, et le réduisit en servitude. Ses veilles étaient telles que souvent il passait la nuit entière sans fermer l'œil, et cela non pas une seule fois, mais si souvent que c'était une chose admirable. Il ne mangeait jamais qu'une fois le jour, après que le soleil était couché, et de deux jours en deux jours ; souvent même, il passait trois jours entiers sans manger. Il n'avait pour toute nourriture que du pain et du sel, et pour breuvage que de l'eau. Lorsqu'il voulait prendre un peu de repos, il n'avait pour lit que des joncs liés ensemble et un cilice; mais le plus souvent il couchait sur la terre nue.

Avançant chaque jour avec plus d'ardeur dans la piété, Antoine vécut d'abord dans des sépulcres éloignés du village; puis, il se retira dans le désert, où il demeura seul dans une vieille masure abandonnée pendant près de vingt ans.

Un grand nombre de ses amis étant venus le trouver, il consentit à sortir du sanctuaire où il s'était consacré à Dieu et avait été rempli de son esprit. L'esprit du Seigneur donnait tant de force et de douceur à ses paroles qu'elles consolaient les affligés et réconciliaient ceux qui étaient le plus mal ensemble, leur disant à tous : qu'il n'y a rien dans le monde de préférable à l'amour que nous devons avoir pour Jésus-Christ. Il les exhortait aussi à penser sérieusement aux biens à venir et à l'extrême charité que Dieu a témoignée pour nous en n'épargnant pas son propre fils, mais en le livrant à la mort pour notre salut. Et aussi il persuada à plusieurs d'embrasser la vie solitaire; ce qui fut la cause de tant de monastères que l'on vit bâtir dans les montagnes et de ce que les déserts furent habités par un si grand nombre d'hommes qui abandonnaient tous leurs biens pour devenir citoyens de la céleste Jérusalem.

Toute la vie de saint Antoine, qu'il faut lire dans le travail si pieusement conçu et écrit par M. Arnauld d'Andilly, fut consacrée à la prière dans la solitude, solitude bien chère qu'il ne quittait que pour porter assistance aux chrétiens persécutés ou pour convertir les idolâtres.

Lorsqu'il sentit approcher l'heure de sa mort, il descendit de la montagne pour dire un suprême adieu à ses disciples, et les exhorter à persévérer dans la vertu ; puis il retourna dans sa grotte, et, ayant appelé deux solitaires qui demeuraient près de lui depuis quinze ans et qui le servaient à cause de sa vieillesse ; il leur dit : « Je vois le chemin de mes pères. » Puis, après leur avoir adressé les plus saintes paroles et les plus ferventes exhortations : « Donnez à l'évêque Athanase, dit-il, l'une de mes tuniques et le manteau que j'ai reçu de lui tout neuf et que je lui rends tout usé ; donnez mon autre tunique à l'évêque Sérapion, et gardez pour vous mon cilice. Adieu, mes chers enfants ; Antoine s'en va et n'est plus avec vous. »

Ayant achevé ces paroles et ses disciples l'ayant baisé, il étendit les pieds, et, comme s'il eût vu ses amis venant au devant de lui, et le comblant de joie, tant il paraissait de gaieté sur son visage, il rendit l'esprit.

Telle fut la fin de la vie d'Antoine dans son corps mortel, et sa vie a été le commencement de la perfection de celle des solitaires. Depuis sa première jeunesse jusqu'à une vieillesse fort reculée, il observa toujours avec une même ferveur cette vie si austère et si retirée. Son grand âge ne lui fit point désirer une nourriture plus délicate ; l'affaiblissement de ses forces ne lui fit point changer d'habits, et cependant toutes ces privations, toutes ces austérités ne l'empêchèrent pas de jouir jusqu'à la fin d'une pleine et robuste santé.

Le nom de saint Antoine est connu du monde entier, et cependant ce n'est ni par ses écrits ni par sa science, mais par sa seule piété, qu'il s'est rendu célèbre.



ALLEZ ET NE PÉCHEZ PLUS

Ce fut après avoir passé la nuit en prières au mont d'Olivet, situé au delà du torrent de Cédron, à l'orient de Jérusalem que Jésus retourna au temple, où tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il les instruisait, lorsqu'il fut interrompu par une nouvelle machination que ses ennemis avaient dressée contre lui, mais qu'il n'eut pas de peine à tourner contre eux, comme on va le voir.

Les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme[1], et la mirent au milieu de l'assemblée. — Maître, dirent-ils à Jésus, cette femme a commis la faute pour laquelle Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider ces sortes de personnes. Que dites-vous là-dessus? — C'était pour le tenter qu'ils disaient cela, afin de pouvoir l'accuser, ou de prévarication, s'il entreprenait de modérer la rigueur de la loi, ou de contradiction avec lui-même, s'il était d'avis qu'on usât de toute la rigueur de la loi, lui qui, jusqu'alors, avait toujours paru plein d'indulgence et de compassion pour les pécheurs.

Jésus, qui connaissait leurs desseins et qui ne voulait pas leur répondre, fit d'abord ce qu'on a coutume de faire lorsqu'on veut éluder une question importune ou captieuse. On paraît n'y pas faire attention, parce que l'on a l'esprit distrait par quelque autre pensée. Ce fut donc dans cette intention que, se courbant, il écrivit sur la terre avec le doigt.

On ignore ce que Jésus écrivait. A peine sait-on s'il formait des lettres ou s'il ne faisait que tracer des lignes, quoique la première conjecture soit plus que probable, parce qu'il est dit qu'*il écrivait*. On pense généralement que le Sauveur se contenta d'écrire quelque sentence courte et

1. *Histoire de la vie de N. S. Jésus-Christ*, par le Père De Ligny.

énergique, propre à confondre ces téméraires accusateurs, comme par exemple ces paroles de Jérémie, ch. XXII : *Terre, terre, écrivez que ces hommes sont réprouvés*, ou bien celles-ci, qu'il avait déjà dites dans une autre occasion : *Hypocrite, ôtez premièrement la poutre qui est dans votre œil; ensuite, vous penserez à ôter la paille qui est dans l'œil de votre frère*. En définitive, une seule chose est certaine, c'est qu'on ignore ce qu'il écrivait.

Ses ennemis ou ne comprirent pas Jésus ou voulurent forcer la réponse qu'ils croyaient devoir fournir matière à leurs calomnies, et dont sa bonté cherchait à leur épargner la confusion. Comme ils persistaient donc à l'interroger, il se redressa et leur dit : — Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre à cette femme! — Et se courbant une seconde fois, il écrivait sur la terre.

Le trait avait porté coup; cette parole, accompagnée de la lumière qui découvrit à ces faux zélateurs tous les crimes de leur conscience impure, produisit son effet sur-le-champ. L'ayant entendue, ils s'en allèrent, l'un après l'autre, les anciens les premiers comme mieux avisés ou plus criminels; de sorte qu'il ne resta que Jésus et la femme qui avait été accusée.

Alors Jésus lui dit : — Femme, où sont les gens qui vous accusaient? Personne ne vous a-t-il condamnée? — Personne, Seigneur, dit-elle. — Jésus répondit : — Je ne vous condamnerai pas non plus. ALLEZ ET NE PÉCHEZ PLUS DÉSORMAIS.

Ainsi, par la vertu d'une seule parole, on vit tout à la fois la miséricorde exercée et la loi respectée, la pécheresse délivrée et son libérateur justifié, l'hypocrisie démasquée et la malice confondue, Jésus victorieux et tous ses ennemis en fuite.

La vie de Jésus-Christ est pleine de traits de cette nature; ses actes et ses paroles, dans ces diverses circonstances, sont devenus les formules éternelles de toutes les vertus, les vertus mêmes en exemple. Comme il confond toutes les erreurs par sa vérité! comme il déjoue toutes les ruses par sa sagesse! comme il foudroie tous les vices par sa sainteté! comme il rassure toutes les faiblesses par sa mansuétude! comme il épuise toutes les fureurs par sa patience! comme il se montre secourable à toutes les douleurs par sa bonté! Oh! qu'il est bien le Dieu sauveur, le bon Dieu!

Nous croyons devoir rappeler ici quelques parties du jugement célèbre de Napoléon sur Jésus-Christ. Ce jugement a été publié dans un livre écrit en 1841, d'après les communications du général Montholon. Cité plusieurs fois et dans des circonstances solennelles, ce jugement passe généralement pour *historique*. Au reste, sa valeur n'est pas toute dans son authenticité : elle est surtout dans la force de vérité qui le distingue; on y voit *l'ongle du lion*.

On sait[1] que vers la fin de sa vie et dans cet intervalle qui lui fut laissé entre le trône et le tombeau, ce grand homme, grand par la nature et par la fortune, et doublement instruit par les succès et les revers, se donnait du fond de son exil le grand spectacle des choses humaines, et que cette activité qu'il avait mise à en faire les destinées, il la mettait à les juger. Du haut de

1. *Études philosophiques sur le Christianisme*, par AUGUSTE NICOLAS.

son génie et de sa fortune, à la distance où celle-ci l'avait jeté de la scène du monde, comme pour lui en ménager la perspective et lui donner par avance les vues de la postérité, son regard parcourait le champ de l'histoire, et, s'y voyant lui-même le premier, il en mesurait toutes les grandeurs à la sienne et se mêlait familièrement aux plus illustres.

Une seule l'arrêta et lui parut d'autant plus surhumaine qu'elle le dépassait infiniment, et, lui *qui se connaissait en hommes*, comme le centurion du Calvaire, il prononça que Jésus-Christ était Dieu.

Voici ce jugement précieux à tant de titres, et par son objet et par son auteur, et par le temps et le lieu où il a été porté :

« Le christianisme a un avantage sur tous les philosophes et sur toutes les religions ; les chrétiens ne se font pas illusion sur la nature des choses. On ne peut leur reprocher ni la subtilité ni le charlatanisme des idéologues, qui ont cru résoudre la grande énigme des questions théologiques avec des dissertations sur ces grands objets. Insensés dont la folie ressemble à celle d'un enfant qui veut toucher le ciel avec sa main ou qui demande la lune pour son jouet ou sa curiosité.

« Le christianisme dit avec simplicité : *Nul n'a vu Dieu si ce n'est Dieu.* Dieu a révélé ce qu'il était ; sa révélation est un mystère que la raison ni l'esprit ne peuvent concevoir ; mais puisque Dieu a parlé, il faut y croire ! Cela est d'un grand bon sens.

« L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur ; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Évangile n'est pas un livre, c'est un être vivant avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur cette table ce livre par excellence (et ici l'empereur le toucha avec respect) ; je ne me lasse pas de le lire et tous les jours avec le même plaisir.

« Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son enseignement ; et la moindre affirmation de lui est marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur attention.

« Nulle part on ne trouve cette série de belles idées, de belles maximes morales qui défilent comme les bataillons de la milice céleste et qui produisent dans notre âme le même sentiment que l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel resplendissant, par une belle nuit d'été, de l'éclat des astres.

« Non-seulement notre esprit est préoccupé, mais il est dominé par cette lecture, et jamais l'âme ne court risque de s'égarer avec ce livre.

« Une fois maître de notre esprit, l'Évangile captive notre cœur. Dieu même est notre ami, notre père et vraiment notre Dieu. Une mère n'a pas plus de soin de l'enfant qu'elle allaite. L'âme, séduite par la beauté de l'Évangile, ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait ; il en dirige les pensées et les facultés, elle est à lui. Quelle preuve de la divinité du Christ ! Avec un emploi aussi absolu, il n'a qu'un seul but, l'amélioration spirituelle des individus, la pureté de la conscience, l'union à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme.

« ..... — Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang ; par une union plus intime, plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour.

« A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe créateur du monde?

« Les fondateurs de religions n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique qui est l'essence du christianisme sous le beau nom de charité.

« C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil, c'est que, dans une opération semblable, *se faire aimer*, l'homme porte en lui-même le sentiment profond de son impuissance.

« Aussi, le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité

« Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre

« Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force ni limiter la durée... . Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai puisé souvent. Et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ »



LA CONVERSION

LA CONVERSION



Tous nos anciens chevaliers chrétiens ne portaient pas seulement à leur côté le glaive pour réduire les infidèles ; ils portaient aussi la croix, et beaucoup d'entre eux montraient ce gage de rédemption aux musulmans en leur enseignant les premiers préceptes de la religion du Christ[1]. Aujourd'hui nos zélés missionnaires parcourent les points les plus reculés de la terre pour gagner des âmes à Dieu, et pendant que d'innombrables conversions s'opèrent de tous côtés, les gens du monde oublient trop souvent, au milieu des dissipations de la vie, leurs devoirs de chrétiens. Qu'il nous soit permis de placer sous leurs yeux ces belles paroles de Massillon (sermon *sur le Délai de la conversion*) :

« Il est étonnant que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instants si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquents, l'avenir si terrible, on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie ou notre honneur ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes ; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné. Ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur, si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour sans travailler jamais à changer de vie. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience ; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste ; et cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des prétextes si puérils que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

« L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie qu'on craint de ne pouvoir soutenir : voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

« On veut laisser passer les années de sa jeunesse à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paraît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie, où la première fleur

1. Le sujet de la gravure représente un chevalier chrétien convertissant une Mauresque.

de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

« Mais il serait naturel de vous demander d'abord qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions, et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins ? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course, qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé, on va peut-être au premier jour vous redemander votre âme ; et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils ? et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées?

« ..... Voyez toutes les âmes qui ont vieilli dans le monde et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles ; sous des dehors différents et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé.

« ..... — Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire et nous mettre hors d'état de nous en passer ; et l'âge n'a point encore fait de conversion

« ..... Mais quand ce malheur ne serait point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges ? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vie ? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnait de lui offrir ?... La vie est-elle trop longue pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée et qui nous en promet une immortelle ? Le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Être souverain ? »





LA MORT

I

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, a dit Massillon dans son sermon sur le Jour des Morts, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent, et, semblables aux eaux qui coulent dans la mer et qui ne remontent plus vers leurs sources, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparaître encore sur la terre.

Nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui se passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien ; que la vie est un songe et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit dorer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment : ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie. « Que nous sert-il de vivre longtemps[1] quand nous nous corrigeons si peu? Une longue vie ne sert pas toujours à nous amender, mais souvent elle ne fait que nous rendre plus coupables. Plût à Dieu que pendant un jour seulement nous eussions bien vécu en ce monde. S'il est terrible de mourir, il sera peut-être plus dangereux de vivre longtemps. Heureux qui a sans cesse devant les yeux l'heure de sa mort et qui se dispose tous les jours à mourir! Si jamais vous avez vu mourir un homme, songez que vous passerez par le même chemin.

« Pensez le matin que vous n'irez point jusqu'au soir. Le soir venu, ne vous flattez point d'aller jusqu'au lendemain matin. Soyez donc toujours prêt et vivez de manière que la mort ne

1 *Imitation de Jésus-Christ.* De la Méditation de la mort, chap. 23.

vous prenne jamais au dépourvu. Et lorsque cette dernière heure arrivera, vous commencerez à juger bien autrement de toute votre vie passée et vous aurez un grand regret d'avoir été si négligent et si lâche.

« Qu'heureux et sage celui qui s'efforce maintenant d'être pendant sa vie tel qu'il souhaite de se trouver à sa mort! Car ce qui donnera une grande confiance de mourir heureusement, c'est le parfait mépris du monde, le désir ardent d'avancer dans la vertu, l'amour de la régularité, le travail de la pénitence, la promptitude de l'obéissance, l'abnégation de soi-même et la patience à souffrir toutes les adversités pour l'amour de Jésus-Christ. Vous pouvez faire beaucoup de bien pendant que vous êtes en santé; mais, malade, je ne sais de quoi vous serez capable.

« Ne comptez ni sur vos amis ni sur vos proches, et ne remettez pas à l'avenir l'affaire de votre salut, parce que les hommes vous oublieront plutôt que vous ne pensez. Il vaut mieux aujourd'hui envoyer quelques bonnes œuvres devant vous que de compter sur le secours des autres. »

...... C'est à votre dernière heure, s'écrie l'éloquent évêque de Clermont, en s'adressant aux grands qui l'entourent, que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'État, les places que vous avez occupées, les actions où vous vous êtes distingué, les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur, le nombre de vos commandements : tout cela vous paraît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent, les récompenses qui le suivent, la renommée qui le publie, les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ces objets se dissipera : vous verrez tout au naturel; et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien. Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous avez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui, tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable que toutes ces merveilles que le monde admire et qui périront avec le monde.

...... C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible que le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change pas.

...... Mais l'âme fidèle, à cette heure suprême, voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu, comme une figure qui passe; comme une fumée qui ne trompe que de loin et qui, de près, n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé du

monde comme il en fallait juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attaché à ce qui devait lui échapper en un instant et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui.

Cette grande pensée de la mort devrait être sans cesse devant nos yeux. Féconde en enseignements, que d'âmes elle a ramenées vers le Seigneur, que de conversions elle a opérées!

Le réformateur de Notre-Dame de la Trappe, l'illustre abbé de Rancé, avait commencé par mener une vie de dissipation et de plaisirs. Compagnon de tous les jeunes seigneurs de la Fronde, il tenait à tous ces êtres futiles par les familiers de l'hôtel de Montbazon, où sa liaison avec la duchesse de ce nom l'avait produit.

Un justaucorps violet d'une étoffe précieuse, un bas de soie de même couleur, une cravate de point des plus rares, une chevelure longue et toujours bien frisée, deux grosses émeraudes à ses manchettes et un diamant de prix au doigt, tel nous apparaît, d'après les chroniques du temps, Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, fils du seigneur de Rancé, maître des requêtes, président en la Chambre des Comptes et secrétaire de la reine Marie de Médicis.

Mais la mort de la duchesse Marie de Montbazon fit une impression si profonde sur l'âme fortement trempée de M. de Rancé, qu'il revint à Dieu et se rappela les devoirs de l'habit qu'il aurait dû porter, car il avait été ordonné prêtre le 22 janvier 1651.

En revenant de la chasse, il monta tout droit, dit un de ses biographes, à l'appartement de la duchesse. Nul n'osa lui annoncer la fatale nouvelle. Quelle fut sa profonde stupéfaction lorsqu'il vit cette belle personne, froide et inanimée, les cheveux épars, le front ceint d'une couronne de fleurs qu'il lui avait donnée, la main crispée sur un chapelet béni. Cette image frappante du néant de la vie, dans tout ce qu'elle avait d'imprévu, le foudroya.

Dès le jour même de la mort de Mme de Montbazon, Rancé prit la poste et se retira dans son domaine de Veretz. Il croyait trouver dans la solitude des consolations. La retraite ne fit qu'augmenter sa douleur. Une noire mélancolie prit la place de sa gaieté; les nuits lui étaient insupportables; il passait les jours à courir dans les bois, le long des rivières, sur le bord des étangs, appelant par son nom celle qui ne pouvait plus lui répondre.

Lorsqu'il venait à considérer que cette créature qui avait brillé à la cour plus qu'aucune autre femme de son siècle, n'était plus, que ses enchantements avaient disparu, que c'en était fait pour jamais de cette personne qui l'avait choisi en tant d'autres, il s'étonnait que son âme ne se séparât pas de son corps.

Une vision surnaturelle vint calmer ces convulsions de l'âme. Il se promenait un jour dans l'avenue de Veretz. Il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour, il y vole; le feu diminue à mesure qu'il en approche; à une certaine distance l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi-corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit, il reprend en courant le chemin de la maison; en arrivant, les forces lui manquent, il se jette sur son lit: il était tellement hors de lui qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole.

« Ou l'Évangile me trompe, s'écria Rancé, lorsqu'il eut repris ses sens, ou cette maison est celle

d'un réprouvé. » Aussitôt la frugalité remplaça le luxe de sa table, il congédia la plupart de ses domestiques, et se rendit à Paris, où il se logea à l'Oratoire.

On conseilla à Rancé de se consacrer aux missions; il y avait là des analogies avec la grandeur et la tristesse du génie de Rancé; mais il était appelé ailleurs. Il vendit sa vaisselle d'argent, en distribua le montant en aumônes, puis donna deux hôtels qu'il possédait à Paris, à l'Hôtel-Dieu et à l'hôpital général. Enfin le prix de la terre de Veretz, cent mille écus furent remis par lui à l'administration des hospices.

Après la vente de Veretz, Rancé se défit de ses bénéfices; il ne se réserva qu'une retraite pour y mourir : LA TRAPPE. Cette pensée de la mort lui avait dicté un grand nombre de pieuses invocations dont nous avons essayé de reproduire la forme et la pensée dans les vers qui vont suivre.

Quand mes pieds, sans chaleur, attachés au rivage
Me viendront avertir
Qu'ici-bas mon pénible et long pèlerinage
Est tout prêt de finir;
Quand de mes yeux éteints la pesante paupière
Ne pourra plus s'ouvrir,
Venez, Seigneur, venez, touché de ma prière,
Et m'aidez à mourir.

Quand de sueur baignés, mes cheveux sur ma tête
Se dresseront soudain,
Et qu'ils diront à tous : que voici la mort prête
A prendre son butin,
De la vie au trépas rendez-moi le passage
Prompt et facile et doux,
Et recevez mon âme au terme du voyage,
Car elle espère en vous!

Quand aux discours humains mon oreille insensible
N'entendra plus, hélas!
Que la voix de l'archange et puissant et terrible,
Proclamant mon trépas;
Quand les derniers soupirs de mon âme oppressée
Sortiront de mon corps,
Agréez-les, mon Dieu, comme sainte pensée
D'amour et de remords.

Quand votre auguste nom sortira de ma bouche
Pour la première fois;

Quand mes amis en pleurs, environnant ma couche,
    Resteront tous sans voix,
Quand je serai plongé dans cette léthargie
    Qui conduit au trépas,
Et quand je subirai l'horreur de l'agonie,
    Ne m'abandonnez pas!

Quand des pleurs dans mes yeux se tarira la source,
    Malgré mon profond deuil,
Et que j'arriverai, fatigué de ma course,
    Sur le bord du cercueil;
Quand j'aurai de mes sens perdu l'entier usage,
    Et que de mon linceul
Une pieuse main voilera mon visage,
    Ne me laissez pas seul!

Non, Seigneur, au chevet de mon lit mortuaire,
    Que mon ange gardien
Vienne, chargé par vous d'un sacré ministère,
    Et qu'il soit mon soutien!
Que sur mon pâle front il étende ses ailes
    D'azur, de pourpre et d'or,
Et qu'aussitôt mon âme aux plaines éternelles
    Le suive en son essor!

Quand je ne serai plus qu'un cadavre livide
    Sur la paille étendu;
Dans la bière enfermé, quand sous la terre aride
    Je serai descendu;
Enfin, quand rien de moi ne sera dans le monde
    Qu'un nom même oublié,
Seigneur! laissez tomber sur ma fosse profonde
    Un regard de pitié!

Vous l'ordonnez, mon Dieu; bientôt l'heure suprême
    Pour moi doit retentir.
Il faut abandonner tous les êtres que j'aime,
    Et du monde partir;
A votre tribunal quand je m'en vais paraître,
    Accablé de terreur,
Qui voudra près de vous, vous, mon juge et mon maître,
    Être mon défenseur!

Qui de mon cœur brisé vous dira les alarmes
Et les secrets ennuis?
Qui vous dira combien j'ai répandu de larmes
Pendant mes tristes nuits?
Mais si mon ange même en ce jour me delaisse,
Dans votre amour j'ai foi,
Et cet amour de père, ému de ma tendresse,
Aura pitié de moi!

II

LE CROYANT

Sur la route de Soligny, près de Mortagne, département de l'Orne, s'élève la maison de Notre-Dame de la Grande-Trappe, berceau de l'ordre des Trappistes. On lit sur la porte, au-dessous d'une croix et d'une petite statue de la sainte Vierge, cette inscription qui est à la fois le nom de la maison et le résumé fidèle de la vie de ses habitants : *Domus Dei, beati qui habitant in ea. Maison de Dieu, heureux ceux qui l'habitent.*

Cette abbaye, de l'ordre de Cîteaux, fut fondée en 1122 par Rotrou II, comte du Perche. Rotrou avait fait vœu en revenant d'Angleterre que s'il échappait au naufrage dont il était menacé, il bâtirait une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge. Le comte, miraculeusement délivré, fit donner au toit de son église votive la forme d'un vaisseau renversé. Rotrou III, fils du fondateur, acheva les bâtimens de la chapelle qui s'était changée en monastère, puis il partit pour la première croisade et rapporta de la Palestine des reliques qui furent déposées dans la basilique nouvelle.

Sans mentionner les noms des abbés qui se succédèrent à la Trappe, on voit par un procès-verbal daté de l'année 1685 et signé dom Dominique que cette maison tombait en ruines lorsque Rancé en entreprit le réédification.

Le cloître se remplissait d'eau, les parloirs servaient d'écuries, le réfectoire n'en avait plus que le nom; le dortoir était abandonné et servait de retraite aux oiseaux de nuit. L'église n'était pas en meilleur état. Pavé rompu, pierres dispersées, les murailles menaçaient ruine. Le clocher était près de tomber : on ne pouvait sonner les cloches qu'on ne l'ébranlât tout entier.

Tel était l'état de l'abbaye; quant aux cénobites, réduits au nombre de sept, ils n'étaient plus eux-mêmes que des ruines de leur ordre jadis si vénéré.

Après un court séjour à l'abbaye, de Rancé se rendit à Rome pour soumettre à S. S. le Pape ses projets de réforme. Rentré dans son royaume des expiations, il dressa des constitutions aussi pieuses que sages; dans le discours qui précède ces constitutions, il dit :



« L'abbaye est sise dans un vallon fort solitaire; quiconque voudra y demeurer n'y doit apporter que son âme; la chair n'a que faire là dedans. »

« Rancé, dit M. de Chateaubriand, avait transporté avec lui au désert le passé et y attira le présent et l'avenir. Le siècle de Louis XIV ne négligeait aucune grandeur. Dans les premières années de sa retraite, on entendit peu parler du monastère; mais petit à petit sa renommée se répandit. On s'aperçut qu'il venait des parfums d'une terre inconnue; on se tournait pour les respirer vers les régions de cette Arabie heureuse. »

Rancé habita trente-quatre ans son désert, ne fut rien, ne voulut rien être, ne se relâcha pas un seul moment des châtiments qu'il s'infligeait. Affligé d'une toux insupportable, d'une insomnie continuelle, d'enflures aux pieds, de rhumatismes, il se vit réduit pendant près de six années à passer ses jours à l'infirmerie, dans une chaise, sans presque jamais changer de posture. Il avait fait mettre vis-à-vis de sa chaise, dans l'infirmerie, ces paroles du prophète : « Seigneur, oubliez les ignorances et les péchés de ma jeunesse. » Ce fut pendant cette perpétuelle agonie qu'il composa son livre intitulé : *Réflexions sur les quatre Évangélistes.*

Plus Rancé, dit encore M. de Chateaubriand, s'avançait vers le terme, plus il était devenu serein. Son âme répandait sa clarté sur son visage; l'aube s'échappait de la nuit. On présenta le crucifix au mourant. Il s'écria : « O éternité, quel bonheur! et il embrassa le signe du salut avec la plus vive tendresse. Le lit de cendres était préparé, Rancé le regarda tranquille avec une sorte d'amour, puis on l'y étendit; et comme les forces lui manquaient, il s'établit par les paroles de l'Écriture un dernier dialogue entre l'agonisant et l'évêque de Séez qui l'assistait.

L'Évêque. — Le Seigneur est ma lumière et mon salut.

L'Abbé. — Je mettrai en lui toute ma confiance.

L'Évêque. — Seigneur, c'est vous qui êtes mon protecteur et mon libérateur.

L'Abbé. — Ne tardez pas, mon Dieu; hâtez-vous de venir. Ce furent les dernières paroles de Rancé. Il regarda l'évêque, leva les yeux au ciel et rendit l'esprit. Il fut enterré dans le cimetière commun des religieux. Ainsi se consomma le sacrifice.

« L'ouvrage de Rancé est resté debout, ajoute M. de Chateaubriand. Rancé s'est éloigné de sa solitude comme Lycurgue de la vallée de Lacédémone, en faisant promettre à ses disciples qu'ils garderaient ses lois jusqu'à son retour. Rancé est parti pour le ciel; et ses lois sont religieusement observées par son petit peuple. Les Trappistes ont vu s'écouler autour d'eux les autres ordres, ils ont vu passer la révolution et ses crimes, Bonaparte et sa gloire, et ils ont survécu, tant il y avait de force dans cette législation surhumaine! »

Il y a sept cents ans[1], la Trappe n'était à son origine qu'une maison secondaire, qu'une petite partie d'un grand ordre, et aujourd'hui, après s'être multipliée contre toute attente, dans les persécutions même, la voilà devenue un ordre nouveau, divisé non pas en trois monastères, mais en trois congrégations. Gardienne fidèle de la discipline monastique, elle a mérité d'être choisie de

1 *Histoire de la Trappe*, 1853, par M. Gaillardin.

Dieu pour conservor, régénérer et rétablir la vio religieuse au milieu des peuples qui croyaient l'avoir anéantie.

On a beaucoup parlé des rigueurs de la Trappe. Voici la vérité : Le Trappiste se lève à deux heures après minuit pour chanter l'office; mais le commencement do la nuit est aussi le commencement de son repos, et dans l'été, il prend au milieu du jour une heure do méridienne, selon l'usage antique. Il dort sept heures par jour dans toutes les saisons. Sept heures de sommeil pour l'homme, c'est un vieil adage de médecine. Il couche sur une planche entre deux paillasses piquées et deux couvertures. Ce lit, sans doute, n'est pas le séjour de la mollesse, mais un lit dur entretient les forces et préserve le corps des infirmités. Il porte en tout temps des vêtements de laine, mais quol de plus utile en hiver pour se préserver du froid sans recourir à l'usage énervant du feu; quoi de plus utile en été pour prévenir l'effet des sueurs et passer librement du soleil des champs à l'ombre des cloitres! Le Trappiste ne mange pas de viande, mais combien d'autres n'en mangent pas plus que lui! Combien, dans les campagnes, dans les montagnes ou sur le bord de la mer, vivent de pain noir, de lait ou de légumes, et pour lesquels la viande est une fête solennelle qui ne vient qu'une fois par an!

La Trappe, avec ses austérités volontaires, entretient mieux la vie do ses habitants. Dans ce séjour du jeûne et du calme du cœur, au milieu de cette pénitence qui a dompté les passions mauvaises, l'homme meurt moins vite que dans le monde.

Le Trappiste meurt sur la paille et sur la cendro; mais il est vrai que c'est lui qui le demande et que cette faveur ne lui est accordée qu'au moment où il ne reste plus ni chance ni délai à la vie du corps: Les derniers liens vont se rompre, l'âme sent l'approche du Dieu qui vient la délivrer. Elle tressaille d'impatience, elle s'élance à la rencontre de celui qu'elle cherche et qu'elle attond. Quand l'infirmior a formé la croix de cendre sur le carreau et qu'il l'a recouverte de paille, alors le mourant se lève de sa couche d'infirme et vient se placer lui-même sur ce trône de l'humilité, qui est le premier degré de sa gloire céleste.

La Trappe, on doit le reconnaître, est une grando institution, non-seulement religieuse, mais sociale. Elle concilie heureusement l'obéissance et la liberté, la pénitence et la joie, la charité et la rigueur. Elle repand autour d'elle d'incontestables bienfaits, et elle rend à la société des services vraiment utiles en lui montrant l'exemple de ce que peut lo travail aidé de la foi.



LES SŒURS DE CHARITÉ

PARMI[1] les hommes illustres qui portèrent la France jusqu'à ces hauteurs dont l'ombre se projette si loin sur la postérité, il en est un plus populaire que les autres, entouré d'une gloire plus douce et plus pure. Saint Vincent de Paul apparaît à la terre comme le génie de la charité elle-même. Partout où l'on pleure, il console; partout où l'on souffre, il soulage; il relève tout ce qui tombe, il adopte tout ce qui est abandonné. Orphelins, malades, vieillards, provinces décimées par la guerre, la disette ou la peste, contrées lointaines assises à l'ombre de la barbarie et de la mort, rien n'échappe à son apostolat. Il va jusque dans les bagnes apaiser les désespoirs, provoquer les repentirs. Sa main puissante se retrouve dans chaque fondation pieuse de son siècle, son esprit dans chaque œuvre charitable; il marque tout ce qu'il touche du sceau de la durée et de l'empreinte de la grandeur. Mais jamais il ne fut mieux inspiré de Dieu que le jour où, frappé de toutes les privations imposées aux pauvres, il voulut leur donner en une seule personne la piété et la ferveur de la religieuse, l'expérience du médecin, les soins de la garde-malade, l'affection de la mère, la patience éclairée de l'institutrice, l'humble dévouement de la servante, et créa pour eux la fille de la Charité. Jusqu'à lui les œuvres et les congrégations s'étaient partagé la vie des pauvres; chacun avait pris pour y porter remède une de leurs privations et de leurs souffrances. Saint Vincent fit sa communauté à son image : il lui confia toutes les misères humaines comme il les avait toutes adoptées. En effet, le mal a beau varier, multiplier ses formes, la sœur de Charité est plus habile, plus ingénieuse que lui. Qu'il soit ignorance et

1. Extraits de la *Vie de la sœur Rosalie*, fille de la Charité, par M. le comte de Melun, et de la *Vie de saint Vincent de Paul*, par M. Collet, prêtre de la Mission.

ténèbres dans l'enfance, maladie à l'hôpital, blessure sur le champ de bataille, crime dans la prison, esclavage en Afrique, barbarie au désert, la sœur est toujours prête à le combattre et à en triompher. Elle apporte le soulagement et la paix au milieu des douleurs, au milieu des luttes universelles, panse les plaies de l'âme avec celles du corps, et comme Notre-Seigneur, convertit en guérissant.

Pour créer ces modèles d'abnégation, pour les faire plus forts que les répugnances de la nature, les révoltes de l'instinct, les veilles, les fatigues, la contagion, la mort, en un mot, pour les élever au-dessus de la nature humaine, leur fondateur n'est pas allé chercher des âmes d'exception, des natures d'élite. Aucune austérité extraordinaire n'a été imposée à ses filles; elles ne sont pas obligées à ces longs offices, à ces méditations prolongées qui enlèvent l'âme à l'influence de la terre, et font du couvent un sanctuaire impénétrable où l'humanité se transforme et s'essaye à la vie des anges.

Saint Vincent de Paul a appelé dans sa communauté les âmes simples aimant le bien, craignant le mal, sentant en elles le besoin de se dévouer. Dans leurs familles, elles eussent été de bonnes et franches chrétiennes et ne se fussent peut-être distinguées des autres femmes que par un peu plus de bienveillance, d'abnégation et de piété; dans la communauté, elles restent en contact quotidien avec le monde, elles n'en sont séparées que par l'engagement bien court et bien léger de ne pas lui appartenir pendant une année, mais elles vivent au milieu de ce monde dans la présence continuelle de Dieu. La sœur de la Charité le reçoit à la table sainte, le retrouve à tous les instants du jour dans la crèche du nouveau-né, sur la paille du malheureux et au pied du lit du malade.

En effet, ce n'est plus l'homme, pas même le prochain, pas même la fille ou le frère, c'est Dieu lui-même qu'elle visite, soigne et sert dans la personne de chaque pauvre. Le monde, ainsi aperçu et compris, se dépouille de ses piéges et de ses dangers, il purifie au lieu de corrompre, et présente à chaque pas une occasion d'édification et de mérite. Chaque service rendu, chaque sacrifice accompli acquiert un prix inestimable de la main qui le reçoit et le récompense; et la fille de saint Vincent de Paul, pénétrée de la présence divine, emprunte à Dieu lui-même les vertus qu'il a pratiquées sur la terre.

Voici, du reste, quels furent les commencements de cette compagnie de vierges qui, sous le nom de *Filles de la Charité*, a pris un si immense et si heureux développement. M[me] Legras, née à Paris le 12 août 1591, de Louis de Marillac, sieur de Ferrières, et de Marguerite Le Camus, mariée à Antoine Le Gras, secrétaire de la reine Marie de Médicis, avait su mériter en peu d'années le glorieux nom de mère des pauvres. Elle les visitait sans faire attention à la qualité de leurs maladies; elles leur présentait elle-même la nourriture dont ils avaient besoin; elle les consolait par des paroles pleines de tendresse et les ensevelissait après leur mort. Jean Pierre Camus, évêque de Belley, dirigeait M[me] Legras: mais comme l'obligation de résider dans son diocèse le mettait hors d'état de lui donner toute l'assistance spirituelle dont elle avait besoin, il choisit saint Vincent de Paul pour le remplacer. M[me] Legras, qui venait de perdre son mari, obéit bientôt à la voix du saint, comme elle eût obéi à celle de Dieu lui-mêma.

Après quelques années d'épreuves et de bonnes œuvres de toute nature, le saint crut pouvoir céder aux instances de M[me] Legras qui, pleine de compassion pour les pauvres, n'attendait depuis deux ans que la permission de son directeur pour se consacrer à leur service par un vœu irrévocable. Sur la fin de l'année 1633, il lui envoya trois ou quatre filles de la campagne qui paraissaient disposées aux plus pénibles fonctions de la charité. L'exemple de ces pieuses filles ne tarda pas à toucher plusieurs personnes de leur âge et de leur sexe qui vinrent s'offrir, pour rendre comme elles leurs très-humbles services à Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

L'intention de saint Vincent et de sa pieuse coopératrice n'avait d'abord été que d'aider dans la paroisse ceux des malades qui étaient dépourvus des secours nécessaires. Les desseins de Dieu s'étant manifestés dans la suite, le saint instituteur chargea peu à peu les filles de la Charité de l'éducation des enfants trouvés, de l'instruction des jeunes filles pauvres, du soin d'un grand nombre d'hôpitaux, et même des criminels condamnés aux galères. Comme ces diverses occupations faisaient en quelque sorte d'une seule compagnie plusieurs communautés, le saint prêtre leur donna des règles générales et particulières, chef-d'œuvre de sagesse pour soutenir le corps tout entier et les différentes parties qui le composent.

Aux termes de ces règles, les filles de la Charité doivent avant toutes choses se bien convaincre que Dieu les a réunies pour honorer Jésus-Christ, Notre-Seigneur, comme la source et le modèle de toute charité, en lui rendant, en la personne des pauvres vieillards, des enfants, des malades, des prisonniers, tous les services corporels ou spirituels dont elles sont capables; que, pour répondre à une vocation si sainte, elles doivent joindre les exercices intérieurs de la vie spirituelle aux emplois extérieurs de la charité chrétienne; que, quoiqu'elles ne soient ni ne puissent être religieuses, parce que l'état de la religion est incompatible avec leurs emplois, elles doivent cependant mener une vie plus parfaite, s'il est possible, que ne l'est celle des plus saintes religieuses, parce qu'elles sont beaucoup plus exposées.

Pour ce qui est de leurs exercices de piété, il y en a qui sont de règle commune; il y en a d'autres sur lesquels elles doivent s'en rapporter à leurs confesseurs. Mais les uns et les autres sont toujours subordonnés aux besoins du prochain. Au premier cri du pauvre, elles doivent voler à son secours.

En un mot, Saint Vincent donna à ses filles, comme il le dit lui même, pour monastère la maison des malades, pour cellule une pauvre chambre, pour cloître les rues de la ville, pour grille la crainte de Dieu et pour voile la sainte modestie. Dieu lui a donné raison. Après deux cents ans, la communauté qu'il a fondée est plus florissante que jamais; les vocations y abondent, les novices lui arrivent de toutes parts, son action s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. Partout où paraissent les filles de la Charité, les orphelins leur disent ma mère, les pauvres les appellent ma sœur, le soldat les réclame en tombant sur le champ de bataille, le vieillard les veut au chevet de son lit pour bien mourir. La France leur confie ses écoles, ses hôpitaux, ses maisons de secours; les autres nations catholiques nous les empruntent. Le Musulman lui-même sent tomber à leur aspect ses mépris et son intolérance. Elles réhabilitent en Orient

la femme et la chrétienne, elles réconcilient l'Occident avec la vie religieuse, et font partout aimer et bénir les noms de l'Église et de la France [1].

SŒUR ROSALIE

Au nombre de ces saintes filles de Dieu, dont la vie entière a été un modèle de vertu, d'abnégation, de charité, figure au premier rang sœur Rosalie (Jeanne-Marie Rendu), née le 8 septembre 1787 à Comfort, hameau dépendant de la commune de Lancrans, au pays de Gex, aujourd'hui département de l'Ain. Sa famille appartenait à cette ancienne bourgeoisie qui avait acquis, par une longue suite d'utiles travaux, un bien-être également éloigné du luxe et de la gêne, et dont la position, plus honorable qu'éclatante, attirait le respect sans exciter l'envie. L'enfance de Jeanne respira cet air pur; elle grandit sous la pieuse et austère direction de sa mère, restée veuve après neuf ans de mariage.

Admise en 1802 à la communauté des sœurs de saint Vincent de Paul, Jeanne ne resta pas longtemps à la maison-mère. Après quelques mois de séjour, elle tomba si dangereusement malade que, pour la faire changer d'air et hâter sa convalescence, elle fut envoyée près de la sœur Tardy, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

A la fin de son noviciat, elle fit sa profession à la maison-mère, reçut le nom de sœur Rosalie, qui la distinguait d'une autre sœur appelée comme elle, puis elle revint, pour ne le plus quitter, au faubourg Saint-Marceau, où elle fut pendant cinquante ans la patronne des pauvres et des orphelins.

La sœur Rosalie était de notre temps, elle a habité au milieu de nous; chacun a pu la voir, l'interroger à toute heure; elle s'occupait de nos intérêts, de nos affaires, de nos œuvres; elle a partagé nos joies et nos tristesses; elle a traversé nos révolutions; toute sainte religieuse qu'elle était, elle a vécu en contact intime avec son siècle et son pays; la charité qu'elle pratiquait sous nos yeux et en notre faveur, était celle que nous entendons prêcher, que nous voyons pratiquer tous les jours; et elle en a tellement épuisé toutes les formes et exercé toutes les puissances, que chaque personne, quelles que soient sa position, sa fortune et sa destinée, trouvera dans la vie de cette fille de saint Vincent de Paul, écrite d'une manière si remarquable et si touchante tout à la fois par M. le vicomte de MELUN, quelque chose d'applicable à la sienne. Le riche y apprendra l'usage qu'il doit faire de ses richesses, le pauvre de sa pauvreté,

1. Le sujet de la gravure qui accompagne ces extraits est emprunté à un fait dont l'authenticité a été contestée. D'après la Chronique, au mois d'août 1655, Henriette de Tourville, jeune sœur de charité, venait avec une de ses compagnes de visiter les nombreux pauvres de la Cité, lorsque le roi Louis XIV, suivi d'une nombreuse et brillante escorte, l'aperçut au milieu de la foule qui suivait ses pas. A ce moment, le temps, qui avait été beau toute la journée, étant devenu menaçant, et, soit pour protéger la jeune sœur contre la pluie, soit pour dérober ses traits à la curiosité indiscrète de ses pages, Sa Majesté lui jeta sur la tête son mouchoir brodé.

Ce mouchoir, tombé de la main d'un roi, serait devenu, d'après la Chronique, l'origine traditionnelle de la coiffure si simple et si pittoresque tout à la fois que portent encore aujourd'hui les filles de saint Vincent de Paul.

l'heureux de ses joies, l'affligé de sa douleur, le sceptique et l'égoïste, comment on croit, on aime et on se sacrifie, et à quelle source divine se puisent la foi et la charité. Et cet enseignement paraîtra si simple et si facile que chacun éprouvera le désir de le mettre en pratique, et de faire un peu et quelquefois ce que la sœur Rosalie faisait si bien et tous les jours.

Le principal secret de la vertu et du génie de la sœur Rosalie se trouvait dans la profondeur et la clarté de sa foi; le monde matériel ne lui cachait rien du monde supérieur; à travers les réalités de la terre elle apercevait distinctement les vérités du ciel; au milieu de ce contact perpétuel avec l'humanité, elle ne vivait jamais séparée de Dieu, des saints, des anges. Pendant que les occupations externes semblaient l'arracher à son intérieur et la jeter en dehors d'elle-même, son âme était en communication avec la volonté divine, avec les souffrances de Jésus-Christ, avec les prières et les mérites des esprits célestes. Elle résumait tous les devoirs du chrétien par ces mots : « Ayons un cœur d'enfant pour Dieu, de mère pour le prochain, de juge pour nous-même [1]. »

Après l'opération de la cataracte, qu'elle subit quelque temps avant sa mort, sœur Rosalie fut obligée de rester longtemps assise sans bouger : elle succombait à la gêne de cette position, toujours la même; on voulut, pour la reposer un peu, placer un oreiller derrière sa tête, elle le refusa :

« En pensant, dit-elle, que je suis en présence de Dieu, à côté de mon bon ange, je ne puis me laisser aller à cette faiblesse. »

Cette union perpétuelle avec Dieu imprimait aux habitudes de sa vie, à ses occupations les plus humbles, à ses actions les plus vulgaires, une si grande dignité, un tel caractère de sainteté, que souvent les sœurs restaient immobiles et silencieuses à la contempler. Elle s'étonnait de leur attention et leur en demandait la cause; ses filles se gardaient bien de la lui révéler pour ne pas lui faire de la peine; mais elles se disaient en sortant.

« Quand la Sainte-Vierge était dans la maison de saint Jean, elle ne devait pas être autrement que notre mère. »

Le 7 février 1856, sœur Rosalie s'éteignait sans agitation, sans agonie, comme si elle avait passé d'un sommeil léger à un plus profond repos.

Le bruit de sa mort se répandit dans son quartier, et bientôt dans tout Paris avec le saisissement et les émotions de l'inattendu. Alors, seulement, on put savoir ce qu'avait été la vie qui venait de finir; car à mesure que la triste nouvelle entrait dans une maison, dans une famille, on entendait des regrets, des gémissements; des hommes de toutes classes, de toutes conditions, habitant les quartiers les plus éloignés et qu'on n'aurait pas soupçonnés de savoir même le nom de la sœur Rosalie, s'arrêtaient pour pleurer en apprenant dans la rue qu'elle était morte, et répondaient à ceux qui s'étonnaient de leur douleur :

1. En 1854 l'Empereur Napoléon III voulut remettre lui-même la croix de la Légion d'honneur à sœur Rosalie. Elle ne la porta jamais et son humilité souffrit extrêmement de cette faveur.

« Ah ! nous lui devions tant ! elle nous a fait tant de bien ! . . . . »

Au cimetière Montparnasse, dans la partie réservée aux sœurs de Charité, on voit aujourd'hui une pierre funéraire surmontée d'une grande croix avec cette inscription ;

A sœur Rosalie,

Ses amis reconnaissants,

Les riches et les pauvres.

Tous les jours, surtout les dimanches, un grand nombre de personnes appartenant à toutes les classes de la société viennent s'agenouiller et prier auprès de cette tombe, sanctifiée par le corps qu'il a reçu en dépôt.



LA PRIÈRE

VŒUX A MARIE[1]

O sublime Marie, ô Reine d'Israël,
Toi qui règnes en paix dans les splendeurs du ciel;
Arche sainte et sacrée, Étoile de l'aurore,
Qu'en tous lieux on bénit, on appelle, on implore;
C'est vers ton cœur, toujours ouvert au malheureux,
Qu'aiment à s'élancer nos soupirs et nos vœux,
Oui, c'est à ton secours, ô Vierge immaculée,
Qu'en appelle le cri de l'âme inconsolée.
Livrés à la tourmente, au comble des douleurs,
Alors, c'est ta bonté qui vient sécher nos pleurs.
Daigne nous soutenir par la sainte espérance;
O reine des martyrs, calme notre souffrance;
Abrite en tes rameaux verdoyants et fleuris
Le culte vénéré de tes enfants chéris.
Fais monter jusqu'à toi nos plus tendres hommages;
De notre piété daigne accepter les gages;
Arc-en-ciel du bonheur, Salut de Bethléem,
Rosée au doux parfum, Fleur de Jérusalem,
Soutiens-nous dans le temps, mère tant révérée;
Protége en son berceau l'innocence sacrée;
Fais descendre sur nous ton rayon lumineux,
Fais sentir à nos cœurs les doux transports des cieux.

[1] *Pleurs et Prières*, poésies par Mme Caroline Lavaune.

O Vierge, enseigne-nous le chemin qu'il faut suivre,
Et donne-nous la paix de la foi qui fait vivre.
Nous venons pleins d'espoir nous consacrer à toi,
Et fixer à jamais notre amour sous ta loi.
De notre affliction sois la consolatrice, .
Soutiens-nous sur l'écueil d'une main protectrice.

. . . .

. . . .

Sois l'ancre de salut quand le flot va sévir,
Pour que je puisse en paix t'aimer et te servir.
Ne m'abandonne pas au fort de la tempête;
Détourne l'ouragan qui gronde sur ma tête;
Dirige mon regard vers ta noble clarté;
Fais brûler dans mon sein l'auguste charité;
Soulève le fardeau des peines que j'endure;
De mon cœur gémissant apaise le murmure;
O ma Mère, adoucis mon breuvage de fiel,
Et que ton saint amour soit ma manne du ciel!



SAINT LUC, L'ÉVANGÉLISTE



'ÉVANGÉLISTE saint Luc était d'Antioche[1], métropole de Syrie, ville célèbre par la richesse de son commerce et la renommée de ses écoles. Il y fit dans sa jeunesse d'excellentes études, et son goût le porta particulièrement vers la médecine. Saint Jérôme assure qu'il y excellait, et saint Paul, en disant, *Luc, médecin, notre très-cher frère*, semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer.

Saint Luc n'était pas seulement habile dans la médecine; on ajoute qu'il excellait dans la peinture[2]. Si l'on s'en rapporte au ménologe de l'empereur Basile, compilé en 980 à Nicéphore et à d'autres Grecs modernes que cite Gretzer dans une dissertation sur ce sujet, il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. D'après l'écrivain Théodore, qui vivait en 518, on envoya de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie un portrait de la sainte Vierge peint par saint Luc, et cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople. On a trouvé à Rome dans un souterrain près de l'église Sainte-Marie, dite *In via lata*, une ancienne inscription où il est dit d'un portrait de la sainte Vierge que c'est un des sept peints par saint Luc. Il y a encore trois ou quatre autres portraits semblables, dont le principal a été placé par le pape Paul V dans la chapelle Borghèse, à l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Saint Luc embrassa le christianisme; et à peine eut-il été éclairé par la lumière de l'Esprit-Saint qu'il travailla de toutes ses forces à mettre en pratique les maximes de l'Évangile. Il porta toujours sur son corps la mortification de la croix en l'honneur de son divin Maître. Il était déjà un parfait modèle de toutes les vertus lorsque saint Paul le choisit pour être son coo-

1. Voir les *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints*, traduites de l'anglais d'Alban Butler, par l'abbé Godescard.

2. D'après certains auteurs, ce n'est pas saint Luc, mais santo Luca, peintre du 9e siècle, lequel embrassa la vie religieuse, qui est l'auteur des tableaux de la Vierge et de l'Enfant Jésus que l'on voit à Bologne et à Rome.

pérateur et le compagnon de ses travaux. Ces deux grands saints ne se séparèrent plus que par intervalles et lorsque le besoin des églises le demandait. Toute l'ambition de saint Luc était de partager les travaux, les fatigues, les souffrances et les dangers de l'Apôtre. Il fit avec lui quelque séjour à Philippes en Macédoine. Ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante.

Saint Luc écrivit l'Évangile de Jésus-Christ. Saint Paul aida sans doute son disciple; mais saint Luc assure lui-même qu'il avait eu d'autres secours et qu'il avait écrit d'après les témoins oculaires des actions de Jésus-Christ.

Selon saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze, saint Luc écrivit son Évangile dans le temps que saint Paul était dans l'Achaïe, et il alla deux fois dans ces contrées avec l'Apôtre, en 53 et en 58.

Saint Luc insiste particulièrement dans son Évangile sur ce qui a rapport au sacerdoce de Jésus-Christ, et c'est pour cela que les anciens, en attribuant aux quatre évangélistes les représentations symboliques mentionnées dans Ézéchiel, appliquent à ce grand saint le bœuf comme un emblème des sacrifices.

Ce n'est que dans l'Évangile de saint Luc que l'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'Incarnation, comme l'annonciation de ce mystère à la sainte Vierge, sa visite à sainte Élisabeth, la parabole de l'Enfant prodigue. Les actions et la doctrine du Sauveur y sont présentées de la manière la plus touchante. Chaque mot renferme des mystères cachés, offre des richesses inépuisables, et devient le principe de toutes les vertus pour ceux qui lisent ces oracles sacrés avec l'humilité et les autres dispositions convenables. La dignité avec laquelle sont présentés les mystères les plus sublimes a quelque chose de divin. L'énergie avec laquelle l'Évangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous, de ses leçons, de sa vie; son émotion calme dans le récit des souffrances et de la mort du Sauveur, son attention à éviter toute exclamation, et à s'abstenir de ces épithètes dures qu'il est si ordinaire de donner aux ennemis de celui qu'on aime : tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant, de persuasif que l'on chercherait en vain dans les plus beaux ornements du langage. Cette simplicité fait que les grandes actions parlent pour ainsi dire elles-mêmes, et l'éloquence humaine ne ferait qu'en diminuer l'éclat. Il est vrai que les écrivains sacrés sont les instruments ou les organes du Saint-Esprit; mais leur style seul fait voir que leur âme n'était point assujettie à l'empire des passions, et qu'ils possédaient dans le plus haut degré toutes ces vertus célestes dont leurs écrits inspirent l'amour aux lecteurs attentifs et jaloux de s'instruire.

Vers l'an 56 de Jésus-Christ, saint Luc et saint Tite furent envoyés à Corinthe. Le premier est représenté par l'Apôtre comme un homme dont le nom est célèbre dans toutes les églises. Saint Luc suivit saint Paul à Rome en 61 lorsque ce dernier y fut retenu prisonnier. Il ne le quitta pas pendant tout le temps de son emprisonnement, et il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut dans cette même année qu'il acheva Les Actes des Apôtres, qui forment comme la suite de son Évangile. Il se propose de réfuter les fausses relations que l'on publiait sur la vie et les travaux apostoliques des fondateurs du christianisme et de laisser une

histoire authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Église. Dans les douze premiers chapitres, il rapporte ce qu'avaient fait les principaux apôtres pour l'établissement de notre sainte religion depuis l'ascension du Sauveur. Dans le reste de son ouvrage, il se borne presque entièrement aux actions de saint Paul, dont il avait été témoin oculaire, et auxquelles il avait eu beaucoup de part. Le style de saint Luc est exact, pur, élégant; on y trouve cependant quelques hébraïsmes et quelques syriasismes. Il est en général facile, naturel, et tout à fait approprié au genre historique.

Le saint évangéliste ne quitta pas saint Paul après son élargissement. Après le martyre de l'Apôtre, saint Épiphane dit que saint Luc passa en Égypte et prêcha dans la Thébaïde. Nicéphore dit qu'il mourut à Thèbes, dans la Béotie, et que de son temps on montrait le tombeau de ce saint près du lieu de sa mort. Mais cet auteur paraît confondre le saint évangéliste avec saint Luc Stiriote, ermite de Béotie. On lit dans saint Hippolyte que saint Luc fut crucifié à Elée, dans le Péloponèse. L'ancien martyrologe africain du cinquième siècle lui donne les titres d'évangéliste et de martyr. Saint Grégoire de Nazianze, saint Paulin et saint Gaudence de Bresce assurent aussi qu'il alla dans le ciel par la voie du martyre.

Le sentiment des Grecs modernes est que saint Luc vécut quatre-vingt-quatre ans, et qu'il revint dans l'Achaïe, où il finit sa course.

En 317, l'empereur Constance fit transférer les reliques du saint évangéliste de Patras à Constantinople. On les y déposa dans l'église des Apôtres avec celles de saint André et de saint Timothée. Lorsque Justinien fit réparer cette église, qui avait été bâtie par Constantin le Grand, les ouvriers trouvèrent trois coffres de bois avec les inscriptions qui portaient que c'étaient les corps de saint Luc, de saint André et de saint Timothée. — Baronius prétend que la tête de saint Luc fut portée à Rome par saint Grégoire et déposée dans l'église du monastère de Saint-André. On transporta également une partie de ses reliques dans le monastère du mont Athos en Grèce. Le Père de Montfaucon a fait graver, d'après un manuscrit de l'Évangile selon saint Luc, l'ancien portrait de ce saint avec tous les instruments dont on se servait autrefois pour écrire.

SAINTE CATHERINE

C'est sous Maximin II que sainte Catherine glorifia Jésus-Christ en confessant glorieusement la foi à Alexandrie. On lit dans le ménologe de l'empereur Basile que sainte Catherine était du sang royal et qu'elle avait une instruction au-dessus de son sexe et de son âge. A dix-huit ans, elle convertit par la force de son raisonnement une assemblée de philosophes païens qui avaient été chargés par l'empereur de la faire renoncer à sa foi.

D'après la plupart des traditions, sainte Catherine subit le martyre et fut attachée sur une machine à plusieurs roues garnies de pointes très-aiguës. Mais quand on voulut faire agir les roues, les cordes se brisèrent miraculeusement, en sorte que la sainte fut délivrée et qu'elle fut condamnée ensuite à perdre la tête.

Vers la fin du huitième siècle, les chrétiens, qui gémissaient sous le joug des Sarrasins, découvrirent le corps de sainte Catherine, qui fut porté dans le monastère que sainte Hélène avait fait bâtir sur le mont Sinaï. Au onzième siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen pour recevoir l'aumône de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville. On garde encore dans l'église du mont Sinaï la plus grande partie de la dépouille mortelle de la sainte martyre.

L'érudition, l'esprit de piété, la virginité de sainte Catherine l'ont fait prendre pour patronne des écoles des filles; longtemps aussi elle fut celle des élèves de philosophie, en mémoire de la discussion qu'elle avait soutenue avec les philosophes païens, et dont elle était sortie victorieuse en les convertissant.

L'exemple de cette vierge pure et sainte a été souvent offert par les Pères de l'Église aux jeunes filles, pour leur démontrer que la vertu purifie la science et la fait briller d'un nouvel éclat.

Les Pères ont traité également avec beaucoup de soin tout ce qui se rapporte aux occupa-



90

tions des vierges chrétiennes. Saint Jérôme, instruisant la veuve Læta de ce qu'elle doit faire pour élever chrétiennement la jeune Paule, sa fille, lui conseille d'abord de lui donner chaque jour quelque chose à apprendre par cœur de l'Écriture sainte, et puis il lui dit : « Faites en sorte qu'au lieu de rechercher des pierres précieuses et des habits riches et magnifiques, elle se plaise à lire les livres sacrés; qu'elle commence par le Psautier, qu'elle l'imprime dans sa mémoire et qu'elle se serve de ces divins cantiques pour se détacher de toutes les choses de la terre; qu'elle apprenne dans les Proverbes de Salomon à régler sa vie, et dans l'Ecclésiaste à mépriser toutes les choses du monde. Qu'elle s'accoutume à suivre les exemples de vertu et de patience qu'elle verra dans Job; qu'elle passe après cela aux Évangiles et qu'elle les ait toujours entre les mains, et qu'elle s'applique de tout son cœur à la lecture des Actes et des Épîtres des Apôtres. »

« Outre les psaumes et les prières que vous devez réciter ordinairement à la troisième, à la sixième et à la neuvième heure, au soir, au milieu de la nuit et au matin, dit encore saint Jérôme en s'adressant à la vierge Démétriade, marquez chaque jour combien d'heures vous employez à apprendre l'Écriture sainte et combien de temps vous donnez à la lecture, non pas pour vous fatiguer, mais pour vous instruire et vous consoler. Et après que vous vous serez acquittée de tous ces devoirs et que vous aurez souvent fléchi les genoux devant Dieu, prenez de la laine et de l'étain. » Le saint Père indique encore plusieurs autres ouvrages auxquels elle peut s'exercer, et puis ajoute : « Si vous avez soin de partager ainsi votre temps entre ces différentes occupations, les jours ne vous paraîtront jamais trop longs, et, au contraire, ceux du plus grand été vous sembleront toujours courts lorsque vous travaillerez et que vous vous occuperez comme je vous l'ai expliqué.

« Jamais, ajoute-t-il, une vierge chrétienne ne doit se dispenser du travail, sous prétexte que par la miséricorde de Dieu elle ne manque de rien; car elle est obligée de travailler comme toutes les autres, afin que son esprit, étant occupé de son travail, ne se porte point indifféremment à toutes sortes de pensées et qu'il n'en ait que de saintes, d'édifiantes et qui regardent le culte de Dieu. Pour parler tout simplement et pour dire les choses comme je les crois, je suis persuadé que quand même vous distribueriez tous vos biens aux pauvres, vous ne sauriez rien faire qui soit plus agréable à Dieu que de travailler de vos mains, soit pour faire les choses qui sont à votre usage, soit pour donner l'exemple aux autres vierges. »

Saint Grégoire pape dit qu'on peut partager les fidèles en quatre classes différentes : que les pécheurs convertis, qui travaillent à se purifier par les travaux de la pénitence, tiennent le dernier rang; que les gens mariés occupent la seconde place; que ceux qui vivent dans la viduité et dans la continence marchent ensuite; mais que les vierges excellent par-dessus tous les autres; que la sainteté de leur profession les fait remarquer entre tous les enfants de l'Église, et que, comme tous les autres métaux sont inférieurs à l'or, aucun des autres fidèles ne peut leur être comparé ni approcher de leur mérite.

Dans un petit poème, *de la Virginité*, qui fait suite aux *Devoirs et obligations des vierges*, par Girard de Vilthiéry, prêtre, nous trouvons formulés d'une manière naïve et touchante tout

à la fois les plus excellents conseils adressés aux vierges chrétiennes. Nous allons en donner quelques extraits :

UNE VIERGE DOIT RENONCER AU LUXE

Que le démon du luxe, à vos pieds abattu,
Vous laisse la beauté de la seule vertu.
Loin de vous les excès du siècle en ses parures,
Ces couronnes d'orgueil, ces superbes coiffures,
Dont le vain appareil vous orne sans honneur,
Et dégrade par l'art l'ouvrage du Seigneur.

UNE VIERGE DOIT FUIR L'OISIVETÉ.

Point de paresse en vous ; mais, de travail avides,
Ne laissez dans le jour nuls intervalles vides :
Qu'un ouvrage tantôt, tantôt la charité,
Ecartent loin de vous la molle oisiveté.

BONHEUR DE L'ÉTAT DES VIERGES

Epouses du Sauveur, que votre sort est doux,
D'avoir su dans le ciel vous choisir un époux,
D'avoir su mépriser une alliance humaine
Et changer en couronne une pesante chaîne !
Depuis qu'un saint amour de la virginité
Vous porta jusqu'au sein de la Divinité ;
Depuis qu'à vos désirs le Fils de Dieu propice
Accepta de vos corps le chaste sacrifice,
Que le Père attentif fut témoin de vos vœux
Et que de votre hymen l'Esprit forma les nœuds :
Plus pures que les cieux, plus nobles que les anges,
Vous êtes au-dessus des plus hautes louanges.
Dans le sang de l'Agneau vous mêlez votre sang,
Des plus parfaits esprits vous occupez le rang.
A cet Agneau divin saintement attachées
Et de son pur amour uniquement touchées,
Vos pieds sans s'égarer suivent partout ses pas,
Et vos yeux en tout temps contemplent ses appas.
Dans sa crèche, au jardin, au Thabor, au Calvaire,
Sous la main des bourreaux, dans le sein de son Père,
Partout il vous attend, partout vous le suivez,
Vous le cherchez partout, partout vous le trouvez.



VAN EYCKEN PINXT

LA CHARITÉ

LA CHARITÉ

Je vous ordonne, a dit le Seigneur, d'ouvrir la main à votre frère pauvre et indigent qui passe ses jours avec vous sur la terre.

« Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun de ceux dont vous connaissez les besoins. Soyez compatissant et charitable en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez de bon cœur du peu même que vous possédez. Partagez votre pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. En agissant ainsi, vous vous amasserez un trésor et une grande récompense pour le jour où nécessairement vous serez jugé. Car l'aumône préserve de la mort éternelle, efface les péchés, fait obtenir miséricorde et mériter la vie bienheureuse de l'éternité. »

Heureux donc l'homme qui s'applique à connaître et à discerner l'état de l'indigent, du pauvre et de l'affligé, et qui lui donne ses secours et ses soins. Le Seigneur le protégera durant les jours mauvais; il le conservera et le vivifiera par sa grâce; il le rendra heureux et content sur la terre; il ne l'abandonnera point dans les traverses que lui susciteront les ennemis du bien, et jusque dans ses souffrances il le consolera lui-même, il le visitera sur le lit des douleurs ou de l'infirmité, et adoucira ses maux par la commisération la plus tendre. Mais de plus solides récompenses sont réservées à celui qui se montre compatissant et généreux envers le pauvre, car c'est de lui qu'il est dit : Il prête au Seigneur à intérêt, et le Seigneur, dans sa munificence, lui rendra un jour avec usure ce qu'il lui aura prêté, tandis que celui qui ferme ses oreilles et son cœur au cri de l'indigent criera lui-même dans sa détresse et ne sera point écouté.

« Lorsque vous remplissez ce devoir essentiel, ajoute Jésus-Christ, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites pour être honorés des hommes. Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite; et votre Père céleste, qui voit ce qui se passe dans le secret, ne manquera pas de vous en récompenser. Quiconque, dirigé par le motif

sublime de la charité, donnera seulement à boire un verre d'eau froide à l'un des plus petits d'entre les miens, je vous le dis, en vérité, il ne sera point privé de sa récompense. . — Venez, dirai-je, au jour de mon jugement, à tous ceux qui auront ainsi exercé la miséricorde; venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez comme votre héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez recueilli chez vous; je manquais d'habits, et vous m'avez revêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous m'êtes venu consoler. Je vous le dis, en vérité, toutes les fois que vous avez rendu ces devoirs à l'un des plus petits de mes frères, vous me les avez rendus à moi-même. »

Aimer le prochain pour l'amour de Dieu, voilà le véritable esprit de la charité qui enfante des prodiges et inspire les plus nobles abnégations. Au nombre des ministres de Dieu qui ont mis en pratique ces saintes maximes et dont le clergé français s'honore, nous citerons entre tous le vénérable abbé Portalès, curé de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, qui s'est éteint dans le Seigneur le 15 janvier 1854.

Pendant les deux invasions du choléra, 1832 et 1849, lorsque le clergé de Paris donnait partout l'exemple du plus admirable héroïsme, M. Portalès[1] brilla au premier rang parmi ces héros de la charité. La figure sereine, pleine de force parce qu'il était plein de confiance, non pas en lui-même, mais en Dieu, il pénétrait dans les réduits les plus dangereux, dans les centres infectés de la contagion avec la même ardeur que le soldat intrépide, sûr de la victoire, se précipite sous une grêle de balles et tête baissée dans le plus épais des bataillons. Mais M. Portalès le savait bien, pour le prêtre, la mort en pareille circonstance, ce serait le martyre, ce serait la gloire, c'est-à-dire le ciel.

Les insurrections populaires, juillet 1830 comme juin 1848, ne trouvèrent pas son cœur moins inébranlable. A l'exemple de l'archevêque-martyr, il ne craignait pas d'exposer sa vie pour sauver les âmes, d'affronter le danger pour recueillir le dernier soupir d'un mourant ou panser et protéger le blessé, quel que fût son parti.

Si dévoué, si doux pour les autres, M. Portalès se traitait lui-même assez rudement. Levé tous les jours à cinq heures du matin, hiver comme été, après sa prière et une longue méditation, il se rendait à l'église, où le visiteur matinal était sûr de le rencontrer à son confessionnal. Comme on le pense bien, à pareille heure ce n'étaient point des messieurs et des belles dames qui venaient ouvrir leur cœur au curé, mais de pauvres artisans, de modestes ouvrières ou des gens de maison. La commodité de l'heure non moins que le caractère de l'homme assuraient au vénérable prêtre une clientèle toujours plus nombreuse parmi ces braves gens, où sous des formes rudes il admirait souvent des âmes d'élite.

M. Portalès disait sa messe à huit heures; il se recueillait pour le sacrifice avec une ferveur toujours nouvelle. Dans son attitude, dans le rayonnement de ses regards, dans l'air de

1. Voir la notice sur Jean-Brice Portalès, curé de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, insérée dans les *Annales du Bien* — 2e année, 3e livraison, et signée M. [illegible]

sérénité grave qui brillait sur son visage, les plus indifférents sentaient l'ardeur de la conviction, et ne pouvaient se défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de respect.

Après un déjeuner des plus frugals, auquel ressemblait un peu le dîner, M. Portalès retournait à l'église pour les confessions ou le Bréviaire. L'après-midi, si quelque convoi ne le retenait pas, était consacré à la visite des pauvres et des malades, pour lesquels il témoignait d'une égale sollicitude. S'il parlait merveilleusement sur la charité, il agissait mieux encore. Ici les faits abondent. Choisissons un seul trait au nombre de ceux qui n'ont pu être dérobés à la publicité.

Un jeune ouvrier, manquant de travail, vient trouver M. Portalès à la sacristie de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et lui expose sa misère. La pâleur et la faiblesse du timide solliciteur en disaient plus que ses paroles; il reçoit un premier secours en échange de son adresse que lui demande M. Portalès, prévoyant que l'infortuné pourrait encore avoir besoin de lui, et peut-être n'oserait revenir. Au bout de quelques jours, ne l'ayant pas revu en effet, il se rendit à l'adresse indiquée; c'était bien là que demeurait le jeune homme. — Mais, dit un voisin, le pauvre garçon est tombé malade et s'est fait porter à l'hospice.

— A quel hospice, je vous prie?

— Pour cela, je ne puis vous le dire; il est parti si vite, que personne, je crois, n'a songé à lui demander où il allait.

En effet, aucun des voisins ne put renseigner le curé à cet égard.

— Oh! dit-il en s'éloignant, il faudra pourtant bien que je le retrouve.

Et, sans tarder, il se rend à l'Hôtel-Dieu, puis à la Pitié; mais de son malade point de nouvelles. La nuit s'approchait : bon gré, mal gré, il fallut rentrer au logis. Le lendemain, à peine libre, M. Portalès vole à l'hospice Beaujon; ce n'était point là encore qu'il devait rencontrer celui qu'il cherchait, mais à la Charité. Il l'aborde avec bonté.

— Enfin, vous voilà, lui dit-il; vous avez eu grand tort de ne pas me faire prévenir. Combien de temps il m'a fallu pour vous retrouver!

Le pauvre jeune homme le regardait à la fois attendri et confus. Un curé de Paris qui le connaissait à peine, venir le voir à l'hospice!

— Oh! comment vous témoigner ma reconnaissance? dit-il à M. Portalès.

— Ne parlons point de reconnaissance, mon ami, c'est Dieu qui m'envoie pour que vous pensiez à lui. Avez-vous vu M. l'aumônier?

— Oui, monsieur le curé.

— Eh bien, quand il reviendra, confessez-vous, si vous ne l'avez déjà fait, et Dieu, le grand médecin, touché de vos bonnes dispositions, n'en sera que plus disposé à vous guérir.

— Me confesser, monsieur le curé, je ne demande pas mieux, mais je ne veux pas d'autre confesseur que vous.

— Qu'à cela ne tienne, dit M. Portalès, empressé de se rendre au désir du malade, qui, la conscience allégée en retrouvant la paix de l'âme, sentit dans son corps même un soudain bien-être. La maladie suivit son cours, et, pendant tout le temps qu'elle dura, le bon curé ne man-

qua pas de venir chaque semaine visiter son protégé, auquel, à sa sortie de l'hospice, il procura du travail.

Outre ses libéralités de chaque jour, qu'on pourrait appeler le casuel de la charité, M. Portalès créait des œuvres plus durables. C'est ainsi qu'il fonda successivement l'*Œuvre du pain*, l'*Œuvre des mères de famille*, l'*Œuvre de la lingerie*. L'Œuvre du pain consistait à distribuer à près de trois cents pauvres, le vendredi de chaque semaine, des bons de pain de quatre livres. L'Œuvre des mères de famille avait pour but de venir en aide aux pauvres mères qui, trop heureuses de nourrir leurs enfants, ne se sentaient pas le courage de s'en séparer pour les confier à des mains étrangères. Le bon curé, après information prise par les sœurs de Charité, allouait un secours mensuel de cinq francs à tout pauvre ménage qui se trouvait dans le cas indiqué.

Enfin, l'Œuvre de la lingerie avait pour objet d'envoyer du linge en quantité suffisante à tous les pauvres malades de la paroisse Bonne-Nouvelle.

Tel fut l'abbé Portalès, et, grâce au ciel, il est loin d'être une exception dans le clergé, où beaucoup de prêtres lui ressemblent, parce que la tradition apostolique est pour eux toujours vivante.



LE CLOITRE

Il y a longtemps que l'acceptation du mot *cloître* est prise pour tout le couvent, tout le monastère, et qu'on appelle cloître : 1° un monastère fermé de religieux ou de religieuses; 2° l'état monastique pris d'une manière absolue et indéfinie.

On peut encore aujourd'hui juger, sans sortir de Paris, de l'impression que produisaient ces lieux consacrés au silence et à la prière, en visitant le cloître de l'église de Saint-Étienne-du-Mont, où se trouvent d'ailleurs les peintures sur vitraux les plus belles peut-être et les mieux conservées qu'on puisse voir.

La vie du cloître est une vie qui ne doit plus appartenir aux choses du monde, mais aux béatitudes du ciel. La vie d'un bon religieux[1] doit être ornée de toutes les vertus, afin qu'il soit intérieurement tel qu'il paraît extérieurement aux hommes, et il est bien juste qu'il soit beaucoup plus saint au dedans qu'il ne le paraît au dehors, parce que le fond de notre cœur est sous les yeux de Dieu, que nous devons respecter, en quelque endroit que nous soyons, et en présence de qui nous devons marcher avec la pureté des anges.

Ce n'est pas peu de chose de vivre dans un monastère ou dans une congrégation, de s'y conduire d'une manière irréprochable et d'y persévérer avec fidélité jusqu'à la mort. Personne n'y peut demeurer s'il ne veut de tout son cœur s'humilier pour l'amour de Dieu.

Quant au religieux[2] auquel a été confiée la charge auguste et redoutable de gouverner les âmes de ses frères, il doit s'affectionner à leur salut sans mollesse et les reprendre sans aigreur. Il sera à leur égard plein de zèle, mais sans excès, plein d'amour, mais sans trop d'indulgence. Il cherchera à gagner la confiance, pour faire aimer plus aisément la vérité.

A l'exemple de saint Paul, il se fait tout à tous pour les sauver tous. Il dissimule par pru-

1. *Imitation de Jésus-Christ.* Livre I, chap. 17 et 19.

2. *Pensées de saint Grégoire le Grand*

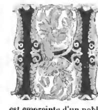
dence certaines fautes, mais sans cacher qu'il les aperçoit; il corrige avec indulgence les fautes d'ignorance ou de faiblesse, mais il reprend avec force celles que la malice rend graves et criminelles. Il se proportionne aux besoins et aux dispositions de ceux qui le consultent, et juge que ce qui est utile aux uns peut, à bien des égards, être nuisible aux autres. Sa prudente fermeté remet les jeunes gens dans le bon chemin; ses avis pleins de modération et de sagesse font rentrer les vieillards dans le devoir. Il encourage les âmes simples à mériter par cette heureuse simplicité, que le monde appelle folie, la solide et véritable sagesse. Il abaisse l'orgueilleux par le souvenir de ses chutes et de ses faiblesses; il relève l'âme craintive et pusillanime par l'espoir attaché à ses bonnes œuvres. Aux impatients il fait craindre la perte de la charité, qui est la mère des vertus, et leur rappelle ces paroles de la vérité éternelle : *Vous posséderez vos âmes dans la patience.* Il avertit ceux qui se montrent prodigues en éloges qu'il ne suffit pas de louer les actions vertueuses, qu'il faut encore les imiter. Il ne cesse de représenter aux âmes doubles ou peu sincères le peu de succès qu'obtiennent la ruse, le mensonge et l'artifice, tandis que la paix est le partage des âmes droites et pleines de candeur, auxquelles Dieu se communique avec complaisance. Le ministre de Jésus-Christ étend sa sollicitude jusqu'aux infirmités du corps, et parle à ceux qui en éprouvent quelques-unes d'une autre manière qu'à ceux qui se portent bien : il exhorte les uns à faire servir la santé du corps au salut de l'âme par la pratique des œuvres qu'ils peuvent si facilement accomplir, et console les autres par la pensée que Dieu ne les châtie et les afflige que pour les purifier et les rendre dignes de lui...

..... Mais ce guide, ce prudent conducteur ne se borne pas à instruire, à corriger ou à perfectionner ses frères, il se surveille, s'examine et se juge sévèrement lui-même : loin de s'élever du bien qu'il fait, il s'occupe de celui qu'il négligerait de faire, et, considérant ses imperfections et ses propres misères, il s'en humilie devant Dieu, de qui seul il attend sa lumière et sa force.

Tel est le laborieux et important ministère que Dieu, dans sa miséricordieuse sagesse, n'a confié à des hommes pécheurs que pour mieux rassurer notre faiblesse. Il a même permis que le premier des apôtres, auquel il conférait l'auguste prérogative de présider son Église, le reniât trois fois par la crainte que lui inspira la parole d'une servante, afin d'apprendre à celui qu'il établissait pasteur des âmes à compatir à leurs chutes les plus déplorables, en considérant celle dans laquelle lui-même s'était laissé entraîner.



MATER DOLOROSA



YMNE pleine de sanglots, le STABAT MATER est l'expression la plus touchante et la plus naïve tout à la fois de l'affliction de la Mère de douleur (*Mater dolorosa*) à la vue de son divin Fils expirant sur la croix. Cette hymne se chante pendant les fêtes solennelles de la Semaine sainte. Comme les autres proses sacrées de notre Église, le *Stabat Mater* est composé de vers sans mesure et qui n'ont qu'un certain nombre de syllabes avec des rimes. On pense généralement que cette hymne, qui est empreinte d'un noble accent de tristesse, est due à un moine, nommé Jacoponus, de l'ordre des frères Mineurs Franciscains, lequel vivait au quatorzième siècle.

Le *Stabat Mater* a été mis en musique par les plus célèbres compositeurs : Pergolèse, Haydn, Gluck, Hændel, etc. La plus connue et la plus remarquée de toutes ces compositions est celle de Pergolèse ; elle l'emporte sur toutes les autres, non par la variété de tons, la richesse d'harmonie, mais par le sentiment vraiment religieux qui l'a inspirée. La strophe : *Vidit suum dulcem Natum morientem*, elle a vu son Fils bien-aimé mourant, est admirable d'expression.

Pergolèse, qui était né en 1704 à Casoria, petite ville située près de Naples, composa son *Stabat Mater* alors qu'une maladie de poitrine le conduisait vers la tombe. Il mourut en 1737 dans une petite villa, sur le bord de la mer, au pied du Vésuve, laissant inachevée la dernière strophe de cette hymne si vénérée.

Quelques-uns de nos poëtes ont essayé de reproduire en vers français le texte latin du *Stabat Mater*. Nous pensons que la traduction pure et simple de cette belle prose fait beaucoup mieux comprendre la pensée et l'expression de son auteur.

AU PIED DE LA CROIX

Debout au pied de la croix à laquelle son Fils était attaché, la Mère de douleur pleurait.

Son âme abattue, gémissante et désolée, fut percée du glaive de douleur.

Oh ! qu'elle fut triste et affligée cette Mère bénie du Fils unique de Dieu !

Elle gémissait et soupirait à la vue des angoisses de son divin Fils.

Qui pourrait retenir ses larmes en voyant la Mère de Jésus-Christ dans cet excès de douleur?

Qui pourrait contempler sans une profonde tristesse cette tendre Mère souffrant avec son Fils.

Elle voit Jésus livré aux tourments et déchiré de coups pour les péchés de sa nation.

Elle voit ce Fils bien-aimé mourant, délaissé jusqu'au dernier soupir.

O Mère, source de tendresse, faites que je sente votre douleur, que je pleure avec vous.

Faites que mon cœur soit embrasé d'amour pour Jésus-Christ et ne songe qu'à lui plaire.

O sainte Mère, imprimez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.

Partagez avec moi les tourments que votre Fils a daigné subir pour moi!

Faites que je pleure pieusement avec vous et que je compatisse, tous les jours de ma vie, aux souffrances de votre Fils crucifié.

Désormais, je veux demeurer avec vous au pied de la croix et m'associer à vos douleurs.

O Vierge, la plus pure des vierges, ne repoussez pas ma prière ; faites que je pleure avec vous

Que je porte en moi la mort de Jésus-Christ, l'ignominie et le souvenir de sa Passion.

Faites que, blessé de ses blessures, je sois enivré de cette croix pour l'amour de votre Fils

Que cet amour embrase mon cœur, que votre protection, ô Vierge sainte, obtienne pour moi le salut éternel au jour du jugement.

Que la croix de Jésus soit ma sauvegarde, que sa mort soit ma sûreté, sa grâce mon soutien.

Et quand mon corps mourra, obtenez à mon âme la gloire du paradis.

INVOCATION A LA CROIX

Du salut des humains, ô signe glorieux,
Toi par qui Dieu voulut unir la terre aux cieux
Sans cesse à mes regards fais briller ta lumière;
Et lorsque s'éteindra pour moi le dernier jour,
Quand ne s'ouvrira plus ma livide paupière,
Repose sur mon cœur, Croix d'espoir et d'amour.

PARIS. — IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER ET Cie, 30, RUE MAZARINE

